

LECTURES

PENSER L'INCESTUEL, LA CONFUSION DES PLACES

Dominique Klopfert

TEMPS D'ARRÊT

L'incestuel n'est pas l'inceste, mais en fait le terreau. Invisible au sein de familles et dans le social, l'incestuel diffuse un climat banal d'indifférenciation des places et des générations, de confusion des espaces physiques et psychiques. Cet emmêlement délétère empêche l'intimité et la singularité individuelle. Impossible pour l'enfant ou l'adolescent d'y trouver un espace à lui pour se construire. Dans cette ambiance « ordinaire » qui se déploie à l'insu de tous, les dommages psychiques et relationnels sont considérables.

Il est donc essentiel pour le professionnel de repérer ce climat relationnel, ne se laissant ni aveugler par sa banalité, ni enliser par sa confusion, ni séduire par ses leurre. En travaillant en alliance avec les enfants et les parents, en pensant le lien, les limites, les espaces, les places et les rôles de chacun, nous pouvons créer les conditions d'un changement et participer à la prévention de dérapages délétères.

Ce texte invite chacun à déjouer les impensés au cœur de l'incestuel et à remettre, individuellement et collectivement, le lien et l'ouverture au monde indispensables à l'enfant au centre de nos actions.

Dominique Klopfert est psychanalyste et psychodramatiste. Après un parcours passant par l'hôpital, la santé publique et l'enseignement, son intérêt se porte depuis vingt ans sur la clinique psychanalytique, les approches groupales et les dynamiques relationnelles. Elle est l'auteure de l'ouvrage *Inceste maternel, incestuel meurtrier, à corps et sans cris* (L'Harmattan, 2010). Elle se consacre aujourd'hui au travail clinique et exerce à Bruxelles.

yapaka.be

Coordination de la prévention
de la maltraitance
Secrétariat général

Fédération Wallonie-Bruxelles
de Belgique

Bd Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles
yapaka@yapaka.be



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

**Penser l'incestuel,
la confusion des places**

Dominique Klopfert

Temps d'Arrêt/Lectures

Une collection de textes courts destinés aux professionnels en lien direct avec les familles. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes. – 8 parutions par an.

Directrice de collection : Claire-Anne Sevrin assistée de Diane Huppert ainsi que de Meggy Allo, Laurane Beudelot, Philippe Dufromont, Audrey Heine et Habiba Mekrom.

Le programme yapaka

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations de la Communauté française de Belgique (Administration générale de l'Enseignement, Administration générale de l'Aide à la Jeunesse, Administration générale des Maisons de Justice, Administration générale du Sport, Administration générale de la Culture et ONE), la collection « Temps d'Arrêt / Lectures » est un élément du programme de prévention de la maltraitance yapaka.be

Comité de projets : Alexandra Adriaenssens, Mathieu Blairon, Nicole Bruhwyler, Louise Cordemans, Olivier Courtin, Jean-Marie Delcommune, Anne-Marie Dieu, Marleine Dupuis, Ingrid Godeau, Françoise Guillaume, Françoise Hoornaert, Farah Merzguoui, Géraldine Poncelet, Nathalie Van Cauwenberghe, Françoise Verheyen.

Comité directeur : Frédéric Delcor, Freddy Cabaraux, Quentin David, Valérie Devis, Annie Devos, Alain Laitat, Laurent Monniez, Raphaël Noiset.

Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique.

Éditeur responsable : Frédéric Delcor – Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique – 44, boulevard Léopold II – 1080 Bruxelles.
Septembre 2022

Sommaire

L'incestuel, un climat d'inceste	5
L'incestuel n'est ni le fantasme d'inceste ni l'inceste	5
Le climat incestuel : indifférenciation, déni, confusion et agir .	6
L'impensé, le banalisé : comment a-t-on pu en arriver là ? . .	6
Inceste et incestuel	8
Deux interdits escamotés : l'indifférenciation et l'inceste . .	10
L'interdit de l'indifférenciation des êtres	10
L'interdit de l'inceste	13
Du déni à la confusion généralisée	18
La confusion des places et des générations.	18
La confusion des espaces physiques	20
La confusion des espaces psychiques	21
La confusion des mots	24
La confusion du temps	25
La confusion sexuelle	25
Confusion et équivalents d'inceste	29
Le secret	30
De la confusion aux irruptions de souffrance	31
Une souffrance sans cause apparente	31
Agir ou montrer ce qui ne peut être dit.	32
Familles incestuelles, société incestuelle et transmission .	35
Les familles incestuelles	35
L'évolution des structures familiales	35
Des parents fragilisés	36
Le statut de l'enfant.	37
Transmission et intergénérationnel	38
Un climat social de confusion	39
La tyrannie du bien et du bonheur	42
Dans nos institutions	44
Du déni au défi	46
Débanaliser et repérer	46
Observer les personnes et les interactions	46
Observer ses propres éprouvés	47
Soutenir la fonction tierce	48
S'appuyer sur les tiers.	50

Garder sa boussole	51
Accompagner les parents	53
Vers la déprise	54
En prise et surprise	55
Insister, persévérer, exister	56
Conclusion	58
Bibliographie	60

L'incestuel, un climat d'inceste

L'incestuel n'est ni le fantasme d'inceste ni l'inceste

Si la question de l'inceste a déjà fait couler beaucoup d'encre, le concept d'incestuel reste davantage dans l'ombre, plus énigmatique, parfois confondu avec l'inceste ou cherchant à en atténuer la charge. Inversement, certains qualifient d'incestueux des liens de grande proximité en l'absence de gestes sur le corps. Quelles en sont les différences ? Où commencent l'inceste, l'abus, l'emprise, la violence ou la maltraitance ?

L'incestuel désigne un registre spécifique qui n'est ni l'inceste, ni la pensée ou le fantasme d'inceste, mais un « climat » d'inceste et de confusion où l'inceste n'est pas accompli génitalement, mais au travers d'équivalents d'apparence banale. Peu repérable, il engendre une souffrance psychique considérable particulièrement délétère et dévastatrice pour l'enfant et l'adolescent. Il est aussi le terreau de tout inceste. C'est donc un défi pour les professionnels de première ligne, parfois les premiers en contact avec ces situations (mais aussi pour chacun de nous), de pouvoir repérer ces climats trop souvent banalisés, mais fréquents et éminemment ravageants. Ils pourront ainsi collaborer par leurs positionnements et leurs actions à prévenir et à contrer un fonctionnement générateur de bien des dommages et dérapages.

Le climat incestuel : indifférenciation, déni, confusion et agir

Climat d'inceste confus et confusionnant, l'incestuel émane de l'absence de deux interdits fondamentaux, l'interdit de l'inceste et l'interdit d'indifférenciation des êtres (dont découlent l'interdit d'indifférenciation des générations). Il y a, à cet endroit, un vide de pensée, un déni. La notion de transgression n'existe pas davantage, car comment transgresser ce qui n'est ni nommé ni mentalisé ? À ignorer une loi, n'ignore-t-on pas qu'on l'enfreint ? La porte est alors ouverte à bien des dérives et à l'inceste.

L'incestuel avance ainsi à pas feutrés, se diffusant à l'insu de tous, sous son apparente banalité. Tout semble normal jusqu'à ce que surgisse une souffrance, souvent agie à défaut de pouvoir la dire, dont on se demande alors d'où elle a bien pu venir.

Nous verrons comment ce déni des interdits fondamentaux génère un climat d'indifférenciation, de confusion et d'agir délétère qui laisse chacun, et spécialement l'enfant, toujours plus confus et désemparé.

L'impensé, le banalisé : comment a-t-on pu en arriver là ?

Si l'on s'habitue peu à peu à certaines choses et que c'est là une précieuse capacité adaptative, c'est aussi un défaut d'attention à ce qui se passe chaque jour, silencieusement, nous surprenant alors d'un coup, comme de réaliser que le temps a passé ou qu'on a vieilli. Mais d'autres aveuglements sont redoutables et mènent au pire : la grande histoire ne témoigne-t-elle pas de ravages dont on dit qu'on ne les avait pas vu venir ? Vraiment ? Quel mal a-t-on banalisé, à quoi s'est-on habitué peu à peu, indifférent, avant que, d'un coup, l'inhumain soit à nos portes ?

L'incestuel se repère difficilement, car c'est ce qui est absent qui le caractérise. Sa violence, drapée dans

les habits de l'ordinaire, du banal, du familier ou du « bien » passe souvent inaperçue. Faut-il attendre la détonation pour ouvrir les yeux ? C'est ce chemin que P.-Cl. Racamier a entamé dans les années 1980 lorsqu'il a repéré et nommé « l'incestuel », donnant à penser et à voir là où le « ne rien voir, ne rien vouloir savoir » régnait en maître, générant confusion et souffrance.

Et si on commençait par tendre l'oreille, repérant les petites phrases qui banalisent, minimisent ou récusent ce qu'elles disent : « c'est normal, ça se fait, c'est à la mode, je disais ça comme ça, c'est pour rire, tu compliques, ça ne nous regarde pas, c'est pour ton bien, tu n'as pas d'humour... » ? Qui pense quoi, dit quoi ou fait quoi à qui et pourquoi ? Qu'est-ce qui n'est pas dit, qu'est-ce qui est dénié ? Des mots apparemment anodins et répétés ne peuvent-ils pas embrouiller, confusionner, saper, détruire ?

Si le sensationnel est épinglé dans les médias, l'abus intrafamilial et la violence ordinaire restent souvent dans l'ombre malgré leur fréquence et des enjeux individuels, familiaux et sociaux majeurs. Ne dénions donc pas le déni et tentons de penser l'impensé, car c'est lui qui permet d'ignorer ce qui n'est pas nommé et le laisse se déployer en douce.

Inceste et incestuel

L'interdit de l'inceste est un interdit fondamental et invariant qui fonde et structure l'organisation familiale et sociale. Si la loi régleme le mariage et sanctionne soit l'inceste, soit l'agression sexuelle – avec circonstances aggravantes pour victime mineure d'âge ou agresseur en position d'autorité –, ne sent-on pas intuitivement qu'on ne s'apparie pas entre « mêmes » ou « identiques » comme en témoigne, au-delà même des questions de consanguinité, la répulsion pour les unions avec enfants adoptifs ? C'est en effet tout un ordre symbolique, une organisation sociale et culturelle que soutient et structure cet interdit, dont l'ordre des places et des générations : tu es mon fils, ma fille, mon père, ma mère, mon oncle, mon grand-père, etc. N'est-ce pas quand cet ordre devient confus que ça dérape – comme d'envisager sa fille comme amante, quand le père est le grand-père, que la mère est la tante, etc. ?

Lorsque la confusion s'installe, l'inceste se passe entre deux personnes, la troisième étant exclue, tel entre père et fille, excluant la mère. On parle d'inceste « du deuxième type » si, par exemple, mère et fille ont un amant commun. Cela se passe alors entre trois personnes et ce n'est pas une personne, mais une place symbolique qui est exclue : au lieu de trois places possibles (mère, fille, amant), il n'en reste que deux (amant, amante). L'exclusion du tiers est donc commune aux deux cas (une personne et/ou une place).

L'incestuel est ce climat premier de confusion des espaces et des places. Si la pulsion sexuelle s'en mêle, c'est alors l'inceste génital, mais l'incestuel génère des bouleversements psychiques majeurs dans tous les cas. Chaque histoire est différente, pétrifiante ou volcanique, brutale ou insidieusement séductrice, mais toujours sidérante, car non intégrable par l'enfant qui ne peut se protéger qu'en se dissociant : une partie clivée

de lui-même ignore l'abus pour maintenir le lien avec l'abuseur, souvent un parent aimé. L'espace intime est anéanti. C'est un gouffre de détresse, de confusion, de honte et de silence. Dévasté, sans mots ni repères pour se construire, et ce, parfois jusqu'à l'âge adulte, l'enfant ne peut plus se fier ni à ses propres perceptions ou désirs, ni à l'autre. Il est seul, sans recours.

L'incestuel comme l'inceste peut concerner tout niveau socioculturel, tout proche apparenté (père, mère, frère, sœur, tante, grand-parent...) ou allié (belle-famille), se passer entre adultes, entre enfants, entre adultes et enfants, être homosexuel ou hétérosexuel, voire toucher la famille entière.

Deux interdits escamotés : l'indifférenciation et l'inceste

L'interdit de l'indifférenciation des êtres

Devenir sujet

La différenciation correspond à la nécessité fondamentale pour chacun de s'individuer, de devenir un sujet à part entière, lui-même, différent de l'autre. Il s'agit de s'approprier un espace physique et psychique bien à soi pour se réaliser selon sa nature singulière, son identité personnelle.

Lorsque l'enfant dessine son premier « bonhomme rond », par exemple, il se représente là avec un intérieur contenant ce qui lui est propre, délimité de l'extérieur par un cercle qui marque son contour, sa frontière, sa peau, son enveloppe. Celle-ci rassemble et contient son monde intérieur en même temps qu'elle le sépare et le différencie de l'extérieur et de l'autre, elle est métaphoriquement son enveloppe psychique, son moi-peau.

Le processus de différenciation commence cependant dès la naissance et les premiers mois avec les premières absences de la mère, la première image dans le miroir, la phase de la peur de l'étranger, les premiers « non » et les nombreux moments de jeu, d'expérimentation et de découverte progressive des limites de son espace physique et psychique, seul et avec d'autres, voire, avant tout cela, en germe dans le désir d'enfant et les rêves des parents, vœux de même et d'autre, de fusion et d'autonomie en proportions variables. Quel est cet enfant rêvé ? Un enfant bien à soi, comme soi, original, libre, différent... ? Un bâton de vieillesse, un moyen de se séparer de ses propres parents, d'atténuer un deuil (fausse couche, perte, crise de couple) ?

Un enfant de l'amour ? Etc. L'ajustement entre ces désirs premiers, nécessaires et porteurs, et la disponibilité à rencontrer le réel de l'enfant contribue à le soutenir dans la construction d'un monde interne solide et différencié.

Lorsque ce processus est entravé, comment naître psychiquement pour exister comme sujet distinct ? S'il semble évident que « je ne suis pas toi, tu n'es pas moi, il y a ce qui t'appartient, ce qui m'appartient », est-ce vraiment si simple ? Ne nous arrive-t-il pas tous de penser ou de parler pour l'autre (en « on », savoir ce qu'il devrait faire etc.) ? Mais, quand un parent traduit répétitivement les éprouvés de l'enfant de manière discordante (comme « tu es fatigué » quand il a faim), celui-ci peut se couper de ses propres éprouvés pour y correspondre. Dans l'incestuel, le penser pour l'autre est la règle : on ne sait parfois plus qui est qui, qui dit, pense, éprouve, fait ou fait faire quoi à qui.

Dérapage et déni

Si un lien de séduction premier et mutuel est essentiel et structurant pour l'enfant, la séduction narcissique dérape parfois et se prolonge dans le temps, faisant l'impasse sur la nécessité de renoncer à la fusion originnaire où l'enfant est tout pour le parent, et inversement. Cette nécessité de complétude narcissique et de faire « peau commune » procède souvent de parents eux-mêmes carencés ou incestualisés, en manque de ressources. Cette femme qui, par exemple, allaite au parc sa fille de 8 ans montre physiquement ce qui peut se passer psychiquement. Dire que c'est l'enfant qui veut est un peu court.

Bien que tout puisse sembler positif, lisse ou pétri d'amour, la tendresse fait cependant défaut et c'est dans la fusion-confusion que l'autre, même comblé en apparence, existe surtout comme prolongement de soi, double narcissique, béquille ou faire-valoir. Les miniss en sont un exemple criant, abus narcissique et confusion impensée du sexuel, où c'est du narcissisme

du parent qu'il s'agit. La disponibilité constante de l'enfant est requise pour parer à l'angoisse de l'adulte.

Cette séduction narcissique captatrice et omnipotente en demande constante de présence et de validation peut être à tendance mégalomane (grandiosité brillante, être indispensable, savant, héroïque, séduisant...), martyre et plaintive (grandiosité victimaire, sacrificielle) ou tyrannique (grandiosité autoritaire, totalitaire). Le psychisme de l'enfant s'organise en s'y suradaptant, valorisant le parent et valorisé en retour, sans avoir à rêver ni à penser, puisque tout est complet, saturé, sans ailleurs. La terreur de tuer psychiquement le parent s'il trahit ce fonctionnement (perdant alors protection et mission) ne peut être mentalisée. C'est ainsi que se transmettent grandiosité, deuils impossibles, failles et carences.

Tout ce qui est extérieur est éliminé ou exclu, vécu comme menace pour le narcissisme individuel ou familial. On risquerait de commencer à penser ! On reste alors entre-soi, tout tiers ou intervenant évincé, séduit ou esquivé (« méfie-toi, il n'est pas bien malin, il te manipule, ça ne sert à rien... »). Les tentatives d'autonomisation de l'enfant seront réprimées à coup d'intimidations, disqualifications, rétorsions, punitions ou chantages pour sceller les choses dans l'immobile (parfois jusqu'à l'inceste), bridant sa capacité de penser et d'agir. Cette répression parentale, souvent maximale aux périodes de changement, de deuil ou de séparation (œdipe, adolescence) sera intégrée en autorépression par l'enfant. Ses parents restent son seul repère et il se sent mal, inquiet ou honteux dès qu'il s'aventure dehors ou hors de ce qui est attendu.

Les années passant, le sujet se sent souvent angoissé et captif de quelque chose sans pouvoir le nommer. Quand il n'est pas du côté grandiose, il peut basculer de l'autre côté à toute défaillance, frustration ou déconvenue : il se sent alors n'être rien ni personne, dépendant, instrumentalisé, en échec, perdu, faux, vide, honteux ou imposteur. Ce sont parfois des accès

de panique, de rage ou de haine à évacuer au plus vite. Entre tous ces éprouvés, sans pensée critique pour comprendre ou nommer ce qui se passe, ne s'en sortant pas, l'enfant finit souvent par en conclure que le problème, c'est lui. Parents et enfants oscillent ainsi entre illusions de toute-puissance et de toute-impuissance, entre valorisation (être tout) et vide dépressif (être sans valeur, rien).

L'abus narcissique est souvent d'autant plus ignoré ou minimisé qu'il n'y a pas d'abus génital identifiable, que l'entourage est lui aussi séduit et pris au piège de l'idéalisation et que le narcissisme social croissant banalise et encourage ce climat.

L'interdit de l'inceste

Se construire un espace imaginaire et de pensée : le fantasme structurant

En grandissant, l'enfant qui a pu se constituer une peau psychique et un espace différencié doit cependant encore apprendre à composer avec l'autre, avec les exigences de la réalité et celles de la société. En s'ouvrant au monde, il se construit comme sujet de désir et individu social. Ceci implique de rencontrer des limites à son bon plaisir, à la satisfaction totale de ses pulsions et illusions de toute-puissance infantile. Il ne peut avoir tout, tout de suite, jouir de tout.

Ce processus psychique de limitation implique des interdits parentaux clairs et fermes qui, peu à peu, mobilisent la capacité de l'enfant à supporter la frustration et à différer la satisfaction en développant une vie imaginaire où il rêve un « ailleurs et plus tard ». Il se raconte des histoires et joue à faire « comme si ». Le fantasme permet donc à la fois de traiter la réalité et le manque, de sortir de l'immédiat, d'intégrer les interdits, de réguler les émotions, de canaliser les pulsions et de s'orienter à partir du désir, nouage de la loi symbolique (limite) au réel et à l'imaginaire.

L'interdit clé de ce processus est l'interdit de l'inceste. Indispensable et structurant, il s'oppose à la réalisation des vœux œdipiens de l'enfant. Il ne peut ni rester dans la totale jouissance de ses parents ni « épouser » papa ou maman, en référence au couple conjugal où c'est le conjoint qui occupe la place dans le désir de l'autre. L'interdit commande plus largement de désirer hors de la famille : il pourra lui aussi, plus tard, partager une intimité amoureuse ailleurs et avec un autre et peut déjà se réjouir.

La capacité des parents à vivre les liens de proximité corporelle à l'enfant en toute quiétude peut cependant parfois être mise à l'épreuve, notamment aux moments où il manifeste davantage son amour et sa tendresse ou lorsque son corps se transforme et se sexualise. Le fait pour les parents de s'interroger, d'être consistants et au clair avec leur propre parcours psychosexuel contribue à faire de l'œdipe et de l'adolescence des processus féconds.

Lorsque les interdits sont intégrés et que la famille évolue dans un espace imaginaire, de parole et de pensée vivant et fluide, l'enfant peut y développer sa propre pensée, son propre récit et se projeter en toute sécurité, avec un espace intérieur bien à lui. L'« interdit » a « permis » de sortir de l'éternel présent immédiat et impulsif de l'enfance pour se projeter dans un futur où il pourra se réaliser, porté par son désir singulier. Les rôles, places, sexes et générations (ordre symbolique enfant-parent, homme-femme, enfant-adulte, passé-présent-futur) l'inscrivent alors dans une temporalité orientée par le désir, boussole de son monde intérieur et élan vers l'extérieur. C'est ainsi que l'interdit de l'inceste donne souffle et sens à la vie, mais implique de consentir à une perte, de sortir du « tout » et de l'entre-soi.

Les fantasmes, récits et scénarios imaginaires formés au cours d'une vie, à la source de créativité, adoucissent donc le réel... à condition de ne pas rêver tout le temps, de savoir qu'on rêve et de distinguer le

fantasme de l'agir, car, si les fantasmes surgissent sous des formes qu'on ne choisit pas consciemment, on est responsable de ce qu'on en fait. Fantasmer n'est pas fauter, c'est un espace de liberté intérieure qui n'est ni contraire à la loi, ni interdit, alors que le passage à l'acte peut l'être. Il est donc essentiel de reconnaître la part imaginaire, fantasmée pour ne pas la laisser agir en deçà, à notre insu (« ça m'est tombé dessus, c'est plus fort que moi, je ne sais pas ce qui m'a pris... »). Une attention particulière est à porter à ce qui, de la société actuelle, joue sur cet en deçà, favorisant la confusion, la transgression, l'immédiateté et le lâchage pulsionnel. On y reviendra.

Lorsqu'un fantasme encombre, fait souffrir, inquiète ou pousse à agir, n'est-ce pas le moment de se familiariser avec sa vie intérieure ? Un défaut de pensée et de réflexion, l'immaturité, l'ambiance, une soirée arrosée ou la prise de substances dérapent encore trop souvent dans l'irréparable par la levée brutale d'interdits restés fragiles.

Dérapiage et déni : de la carence du fantasme à l'inceste

Sans différenciation ni limites, l'inceste et son interdit restent impensés, ils « n'existent pas ». Rien ne fait « tiers », à savoir que rien ne vient limiter le lien parent-enfant trop exclusif, rien ne crée de brèche afin que s'ouvre un espace potentiel fécond où se construire. L'enfant ne peut alors se confronter à d'autres psychismes, accéder à d'autres références, d'autres récits, d'autres figures d'attachement. L'instance tierce est en effet celle qui empêche l'emprise en ouvrant à des références autres. Le plus souvent posée par l'autre parent, elle distingue le lien conjugal du lien parental et interdit de les confondre (places, générations). Pour le dire autrement, il faut du « trois » (du tiers, de l'autre) pour que le « deux » (le lien duel) ne se fige pas en « un », lien fusionnel étouffant et sans séparation où il n'y a pas d'espace pour le « je », le jeu, l'imaginaire, la pensée critique, l'anticipation créatrice, un monde avec

des possibles. À défaut, l'enfant reste dans une bulle où rien ne manque, mais où il n'y a rien à désirer. C'est le règne de la satisfaction immédiate et de l'agir. L'enfant de rêve ne rêve pas, ne pense pas.

Que le trio papa-maman-enfant semble en place n'y change rien, car l'exclusion du tiers, à défaut d'être physique, peut être psychique, un parent pouvant s'exclure, se faire exclure et/ou se laisser exclure psychiquement, en difficulté à soutenir sa place et son rôle (parent démissionnaire, en retrait, disqualifié, critiqué, se laissant critiquer ou déprécier...). C'est, par exemple, le père qui traite sa femme de pute, de petite fille ou de femme invivable alors que l'enfant, lui, est considéré comme « parfait ». C'est la mère qui dit au fils « Toi au moins, tu es un homme, un vrai ». C'est encore ce père présent au quotidien, mais qui, parce qu'il ronfle, accepte de quitter la chambre conjugale et laisse l'enfant (qui a peur la nuit) y dormir avec la mère. L'enfant est alors non seulement privé d'un appui identificatoire autre, mais aussi d'une représentation inspirante du lien, du couple et de ses origines (couple originaire). C'est par crainte d'alliances tierces déstabilisatrices que l'exclusion s'étendra à tout tiers ou appui potentiel, y compris au sein de la fratrie (diviser pour régner). Les loyautés sont mises à rude épreuve, impossibles à concilier, à en perdre la raison, à devenir fou.

Privé de médiations symboliques et imaginaires, l'enfant reste dans un monde factuel et utilitaire, sans pensée ni questionnement, et ce, quel qu'en soit le style (grandiose, plaintif, autoritaire, cash, etc.). Si ça peut sembler « simple, sans prise de tête » ou rassurant de certitudes, ce serait sans s'embarrasser des effets sur l'autre, en particulier sur les psychismes en construction. Car, à défaut de penser, de traiter et de problématiser les choses, ce qui n'est pas symbolisé, lié et intégré psychiquement est « agi » dans le réel, comme le sexuel quand l'inceste et son interdit « n'existent pas ». Ce n'est donc pas le fantasme, mais son absence qui mène au passage à l'acte (à distinguer

de situations où l'interdit, existant, mais fragile, subit une levée soudaine, tel que sous alcool).

C'est ce qui se passe lorsque l'adulte interprète et répond au langage de tendresse de l'enfant comme si c'était le langage érotique ou sexuel adulte, sans recul ni égard pour un fonctionnement ou des besoins différents des siens. Le climat incestuel se concrétise alors sexuellement en inceste avec des effets violents d'effraction pour l'enfant qui, démuni, se bricolera des solutions de survie psychique d'urgence (dont des formes d'identification à l'agresseur, etc.). On parle là de « confusion des langues » (S. Ferenczi).

Nier ou banaliser le sexuel revient donc paradoxalement à lui laisser toute la place. Si on pense qu'il n'y a rien de sexuel à partager le lit de l'enfant, son bain, des massages, des câlins nus, s'exhiber, montrer « comment on fait » l'amour, etc., pourquoi s'en priver ? Les justifications, banalisations et minimisations, variées et souvent de bonne foi, vont de l'amour, du bien, de l'éducation, du soin, du désir de l'enfant (c'est lui qui veut) à des motifs naturalistes, médicaux, ésotériques ou autres. L'enfant les adopte, tout en éprouvant une excitation qui, le débordant et ne pouvant être intégrée, crée chaos et confusion. Ces traces intraduisibles marqueront le rapport à son corps, à l'autre et à sa sexualité.

Du déni à la confusion généralisée

Le déni des interdits d'indifférenciation et d'inceste dans lequel l'incestuel s'origine, qu'il entérine et perpétue, scelle un huis clos confus où le sujet aux limites floues n'a que peu de recours, et ce, même quand il a pu se bricoler un moi social adapté. La question des limites reste à l'avant-plan de ses difficultés comme de ses appels. L'incestuel est donc un climat confus où des sujets confus lancent des appels confus à des tiers parfois confus. Tout semble alors paradoxal et en impasse.

Les exemples suivants visent à sensibiliser aux significations possibles de certaines situations et ne sont en aucun cas à considérer de manière isolée, mais dans le contexte d'un climat incestuel global.

La confusion des places et des générations

Si une écoute et un dialogue authentiques et porteurs de sens sont essentiels et nourrissent les liens parents-enfants, il est tout aussi essentiel que ce soit dans l'assomption d'espaces, de générations et de rôles différenciés, fonction de l'âge de l'enfant.

L'enfant n'est ni un équivalent d'adulte, ni un ami, ni un confident. Le déni d'enfance l'assigne à une place équivalente à celle de l'adulte, déni d'une asymétrie généalogique, physiologique et psychologique de fait (le bébé humain naît inachevé, dépendant). Dormir ensemble, partager des confidences intimes, avoir les mêmes amis, activités ou horaires, fumer des joints ou sortir en discothèque ensemble, etc., relève d'une confusion qui situe parents et enfants à des places identiques pour une jouissance à l'identique des mêmes objets.

S'il ne s'agit pas ici de partenaire sexuel partagé (inceste du deuxième type), le partage concerne des activités, secrets ou objets « consommés » ensemble (équivalents d'inceste). Quand le parent se confie à l'enfant comme à un ami, sur l'infidélité du conjoint par exemple, c'est comme si l'enfant pouvait se mettre à sa place, au même niveau, empathie ou identification forcée qui l'empêche de rester connecté à ses propres éprouvés et l'oblige à s'anesthésier ou à dissocier pour rester branché sur l'autre. La symétrie peut aussi générer des comparaisons ou rivalités déplacées et délétères.

Quand le parent fonctionne lui-même comme un enfant ou un adolescent, il laisse à l'enfant le soin de régler ce dont il a fait l'économie, désistements divers sur fond de désistement global de sa fonction parentale différenciatrice, limitante et contenante. C'est alors une inversion ou interchangeabilité des générations et des rôles où l'enfant adultifié et parentifié est investi d'une mission dont il n'a pas les moyens auprès du parent-enfant qui attend d'être compris, réparé, soutenu, narcissisé ou même reconnu comme parent par l'enfant dont il craint de perdre l'amour. L'inversion s'observe aussi quand l'enfant est autorisé à faire intrusion dans la vie privée des parents, tel le père qui demande à l'enfant de choisir entre mère et belle-mère, l'enfant qui exige que sa mère rompe ou toute situation où il dicte au parent ce qu'il doit faire ou consommer (publicité). L'enfant débordé arrive alors en thérapie, porteur de l'impensé familial, et, si des frontières semblent exister, elles ne sont que formelles.

L'indifférenciation peut concerner tout membre du corps familial (dont les grands-parents), avec des dénis générationnels, des loyautés et des effets confusionnants : qui est la mère, qui porte quel rôle, *quid* du couple psychique originaire si le conjoint est dénigré au bénéfice d'un des grands-parents idéalisés, etc. ? Le déni des générations est à la fois une confusion des êtres, du temps, des places et des rôles.

La confusion des espaces physiques

L'indifférenciation, le déni et la fragilité des frontières individuelles génèrent une « mise en commun » impensée et plus ou moins généralisée des corps, territoires, biens et objets. Les « membres » indistincts et interchangeableables de ce « corps commun » (ou « peau commune ») se doivent d'être toujours présents pour parer aux angoisses de séparation. L'idée d'un espace personnel intime n'existe pas. Une intrusion, par exemple, ne sera pas nécessairement vécue comme telle, même si elle produit un vague malaise.

Le corps, peu investi subjectivement, reste un corps biologique réduit à des besoins, déssexualisé, désérotisé. Toutes les parties y sont équivalentes, instaurant un climat banalisé où les gestes sont déchargés de toute signification intime. C'est alors la porte ouverte à des jeux corporels, à des contacts excessifs (châtaouilles, sports de contact, étreintes, se tenir la main...), à la nudité, à des gestes ou regards inappropriés, à des bains, lits ou vêtements communs, des soins d'hygiène exagérés ou encore un contrôle, une préoccupation ou une ingérence obsédante autour de l'alimentation, du transit ou de la sexualité (contraception, préservatifs, visites gynécologiques, paroles sexuelles génératrices d'images, sous-entendus, initiations, sexualité ou pornographie en présence de l'enfant...). L'induction est fréquente, tel ce premier rapport sexuel prématuré précipité par un père qui avertit sa fille que si elle « ne couche pas », son petit ami ira voir « les putes », mais qu'elle sera une « fille perdue » si elle le fait. Que faire ? La paradoxalité sidère, affole, pousse à agir, hors sens. De qui, de quoi s'agit-il, du « bien » de la fille ou des impensés et problèmes non résolus du père ? Dans l'incestuel, on ne sait pas ce qui appartient à qui, qui fait ou fait faire quoi à qui, qui porte quoi et de qui (la dépression, l'agressivité...). Tout est confus, banalisé, justifié (éducation, amour, discipline, médicalisation, mal nécessaire...) et retourné contre le sujet s'il s'indigne (« on ne va pas en faire un fromage, esprit mal

tourné, ingrate, trop sensible, tu m'as aguiché...). Que penser de cette mère qui dit à sa fille qu'elle a raté l'occasion de se faire de l'argent en refusant ce que lui proposait un homme dans la rue ?

Il peut aussi s'agir de toute autre figure d'autorité (éducateur, professeur, accompagnant, soignant...) qui dénie ou se désresponsabilise de sa fonction (éducative, soignante...), comme l'éducateur qui regarde un film porno avec les jeunes dont il a la charge, l'enseignant ou le médecin séducteur, le moniteur de sport aux propos, gestes ou regards déplacés... Dans tous les cas, la position d'autorité et l'emprise, toujours premières et souvent du fait d'une personne censée protectrice, objectent à l'idée de consentement ou de libre choix.

Le déni d'un espace personnel intime s'étend, au-delà du corps, à l'intrusion dans la chambre, à l'inspection du linge ou la lecture du journal intime. Le « ce qui t'appartient m'appartient » est constant (vêtements, objets, effets personnels), que ce soit sur le mode perquisiteur, amical, nécessaire ou distrait. Que manifeste la fillette qui « nous fait sa crise juste pour un pull emprunté » ? Comment la loi de l'espace individuel est-elle traitée dans les familles, les groupes, les institutions ?

C'est, enfin, l'espace relationnel qui est contrôlé, de l'école à la fratrie et aux voisins, amis, proches, soignants, etc., pour parer à toute influence extérieure redoutée (« méfie-toi, il te veut quoi, les gens sont idiots... »).

Les exemples, nombreux, ne sont jamais à considérer de manière isolée : quels que soient les gestes ou les mots, c'est la charge incestuelle, la répétition, la déconnexion de la pensée et la dynamique sous-jacente qui les rendent délétères.

La confusion des espaces psychiques

Une confusion des espaces physiques procède et participe inévitablement de celle des espaces psychiques.

Pour l'enfant qui y est né et pris, le climat incestuel s'impose, évident et ordinaire. Plus ou moins discret selon les cas, son emprise paralyse au long cours en parant à toute menace de changement, de différenciation ou de manquement au pacte narcissique.

À défaut de mots, l'agir est le mode privilégié de « communication » de l'incestuel : faire, faire faire, faire croire et faire ne pas penser. Brouillant les espaces, on ne sait plus qui est qui, ce qui appartient à qui, quel est le rôle ou la place de qui, qui fait ou pense quoi, qui fait faire à qui ou se fait faire quoi. Ce qui ne peut pas être dit est extériorisé, agi, évacué ou projeté sur l'autre, induisant des effets inconsciemment recherchés (comme dire « Tu es fâché » à un autre qui le devient aussitôt et permet de l'être soi).

Des mots agis entretiennent ce climat au quotidien. Ils matérialisant les projections, inductions, attributions imaginaires, jugements et confusions par des petites phrases apparemment anodines qui, répétées, réalisent un véritable travail de sape. C'est la violence ordinaire de mots qui dénigrent, culpabilisent, exigent (l'injonction remplace la demande), dictent ce qui doit être pensé, fait ou ressenti, humilient (moquerie), se dérobent, fluctuent et sidèrent (« quand arrêteras-tu de, impossible de discuter avec toi, tu t'énerves pour rien, tu me fais perdre mon temps, tu n'as rien à dire, pas d'humour, ça ne sert à rien d'être triste... »). La survalorisation, discordante elle aussi, dénie tout autant la réalité de l'enfant, de même que les identifications forcées l'aliénant au rôle de double (« tu es le plus merveilleux du monde, un génie, "on" est pareils, "on" aime le sport, à deux "on" est bien... »). Porteurs de charges agressives ou sexuelles déniées, les mots crus et pulsionnels effractent en humiliant (« tu fais de la merde, j'en ai plein le cul, tu salopes tout, petit pédé, pute, va te faire... »), tandis que le non-verbal, non moins puissant, est aussi souvent discordant (regards meurtriers, mimiques, rire quand l'enfant pleure...). À cela s'ajoute l'exigence de complète transparence, souvent implicite et assimilée à

la confiance, interdit de vie intérieure intime (« je te fais confiance, tu ne peux rien me cacher, mon petit doigt me dit, je te vois même le dos tourné...»). Avoir un jardin secret, ne pas tout dire est honteux et, parfois, l'objet de confessions obligatoires et humiliantes.

Les messages paradoxaux (double contrainte) sont aussi la règle, chargés de non-dits, injonctions ou énoncés enchevêtrés et inconciliables auxquels il est impossible de réagir de manière adéquate quoi qu'on fasse. Souvent implicites, impossibles à décrypter, ils confusionnent, sidèrent ou rendent fou (sois autonome mais ne me quitte pas, parle, mais ne dis rien que je ne veuille entendre, affirme-toi, mais obéis, aie confiance en toi, mais crois-moi...), tout comme la discontinuité chaotique des humeurs dont les variations aléatoires n'ont pas de causes identifiables.

Menaces, chantages, séductions, procès d'intention, privations, silences, retraits, répression et repréailles complètent le ravage (« papa sera fâché, il dit que t'es nul, si elle sait ça, elle en mourra, tu me tues, je vais mourir de chagrin, tu l'auras cherché, si tu continues, je ne t'aimerai plus, si tu m'aimes... »), comme si l'enfant avait pouvoir de vie et de mort, nourrissant l'illusion d'une toute-puissance qui le terrorise. Le ton peut toutefois varier, autoritaire, plaintif, séducteur, amical (« je croyais qu'on était copains ») ou alors désaffectivé et réduit à des consignes figées, vidées de leur sens.

Véritable façonnage (forçage) de l'être et du monde de l'enfant (corps, perceptions, émotions, affects, désirs, pensées, qualités, sexuation...), il ne peut alors ni psychiser ce qu'il éprouve, ni relier et intégrer l'ensemble en un « je » habité. La confusion paralyse les processus de liaison psychique et délie ce qui l'était déjà (déliation). Certains pans de sa vie psychique ne pourront émerger, d'autres seront coupés, clivés ou dissociés afin de s'adapter, de ressentir ce qui doit l'être, de rester fidèle au pacte et d'occuper l'impossible place assignée, celle de double où il faut être « tout » pour ne pas être « rien ». Parler du malaise est tout aussi

impossible, car les mots n'existent pas et, s'il en existe quelques-uns, ils sont liés à une telle honte et une telle angoisse de tout détruire que le silence recouvre tout. Il n'est pas rare de croiser des adultes ayant attendu la mort d'un parent pour oser le couple ou un travail psychothérapeutique.

À défaut d'interdits fondateurs et de limites, rien n'est transgressé aux yeux des protagonistes, les interdits étant ailleurs, interdits de voir, de savoir, de ne pas savoir ou de laisser savoir qu'on sait ; interdits de dire, de ne pas dire ou de laisser dire ; interdits de penser, d'oublier, de questionner, de relier, d'imaginer ou de désirer et surtout interdits de penser ou de dire les interdits d'inceste et d'indifférenciation.

La confusion des mots

L'incestuel se sert de mots factuels, au premier degré, pragmatiques. Ils n'ont pas de valeur symbolique. La parole reste donc peu nuancée, supportant mal ce qui échappe comme les sens multiples, la contradiction, l'humour ou la poésie. Elle est parfois ritualisée et répétitive, crue ou ponctuée de néologismes. Ce sont surtout des mots agis, dont la visée et la charge sont déniées (faire, faire faire, faire sentir, séduire, provoquer...).

La parole n'y engage pas le sujet. Ce sera davantage « c'est bien qu'on se voie » que « je suis content de te voir » ! Pas de risque dans la première formule, pas de vulnérabilité, pas de perte, pas de je. Mais pas non plus quelqu'un qui vous parle. Les mots sont réduits à des objets, sans véritable dire. Et ce qui ne peut être dit est agi ou montré. C'est comme un interdit de parole vraie, celle qui dirait vraiment, car elle risquerait de nommer l'inceste et son interdit.

Ce n'est pas l'utilisation occasionnelle de tels mots qui est incestuelle, mais leur emploi continu, ritualisé, fétichisé et sous-tendu par un climat.

La confusion du temps

L'indifférenciation et la confusion des générations brouillent le temps générationnel qui introduit au passé-présent-futur de ceux qui précèdent et de ceux qui suivent. Dans l'entre-soi, rien ne pousse vers un futur désirable, porté par une pensée des origines. C'est un temps immobile, sans séparation ni finitude, temps de l'éternelle répétition, comme ces boules de neige en verre où la neige tombe quand on les secoue et où la scène reste toujours la même, jolie, mais hors du temps, temps de l'enfance pure et éternelle, ensemble. Voilà le projet incestuel grandiose qui se veut non marqué par la frustration et le temps qui passe. Tel jeune adulte observe qu'on ne se dit ni bonjour ni au revoir dans sa famille : « on arrive, on est pris dans le mouvement et le bruit de la masse sans s'en rendre compte ». La temporalité et la séparation sont ainsi éliminés du corps familial indifférencié.

Le présent perpétuel, c'est le temps de l'immédiat, de l'impulsivité et du remplissage addictif. Ce peut être aussi une difficulté à se repérer ou à s'organiser dans l'espace et le temps (structurer son temps, planifier, anticiper) ou un temps débordé par la tentative continuelle et angoissée de s'adapter aux exigences extérieures changeantes. Le temps peut même parfois rester sous le contrôle du parent jusqu'à l'âge adulte : « où es-tu, envoie un message quand tu arrives ».

La confusion sexuelle

Le déni incestuel des interdits fondamentaux brouillant les frontières et les limites, le champ de la sexualité en est inévitablement affecté.

Nous avons vu à quel point le déni de l'espace physique et psychique banalisait la dimension intime du corps et de la sexualité de chacun. Considérés comme « communs », ceux-ci peuvent être exposés à la jouissance du regard, de l'ouïe, du dire ou du toucher, sans

limites ni pudeur. L'enfant grandit dans cette « normalité » où le parent interfère dans sa sphère intime et dévoile la sienne. « Ça » se fait... mais « ça » (l'inceste, la perversion) ne se dit surtout pas ! Interdit de nommer l'interdit ! Cette jouissance tactile, exhibitionniste ou voyeuriste n'est pas nécessairement conscientisée par les parents incestuels pour qui l'interdit de l'inceste, la différence de générations ou de maturité sexuelle sont impensés. Pour eux, il n'y a pas à « faire des histoires, on est quand même tous pareils », pas de pensée ou d'intention mauvaise, au contraire : c'est le professionnel qui est rigide ou ne comprend rien ! Ces parents carencés, traumatisés, bobos, naturalistes, soixante-huitards, etc., peuvent ne pas réaliser, par exemple, que l'enfant est pris malgré lui dans une participation passive à ce qu'il entend ou voit. Son vécu et les conséquences sur son développement et sa vie affective et sexuelle sont profondément déniés.

Racamier parle de sexuel-non-sexuel : la sexualité est partout, agie, mais déniée, comme si ce n'était pas sexuel. Les comportements banalisés, déconnectés de leur charge érotique et de la pensée de l'inceste font néanmoins effraction sexuelle (visuelle, auditive, sensorielle...), même en l'absence de pénétration génitale. Ce sont des regards « qui déshabillent », des blagues et paroles obscènes (« on dirait une pute, tu vas en faire jouir des meufs, t'es bonne, t'as des nénéés parfaits, quel joli petit cul... »), des gestes (doigt d'honneur, mimer le rapport sexuel, masser les zones intimes d'un bébé pour éveiller sa sensorialité, montrer ce qu'est une érection, un vagin, des sex-toys...) ou des contextes (le parent assiste sans nécessité à un examen médical dénudé ou, médecin, examine le corps de l'enfant). Telle mère n'échange avec son fils que lorsqu'elle est au bain ou aux toilettes. Pour elle, ça ne signifie rien, c'est juste un moment de détente propice. Tel enfant, alibi du parent infidèle, attend devant la porte qu'il en ait fini avec la prostituée ou l'amant. Celui-là assiste à l'accouchement de sa mère. Un autre entend les propos masturbatoires et orduriers

du père ou, sur les genoux d'un oncle, sent ce qu'il ne peut nommer : une odeur, une sueur, une respiration accélérée, une érection.

Que l'enfant ou l'adolescent se comporte alors de la sorte et transgresse les limites n'étonnera pas : c'est la répétition du seul fonctionnement qu'il connaisse. Il peut considérer que se dénuder devant d'autres est sans incidence, que la sexualité se réduit à la pornographie, que ce qui est « juste sexuel » n'engage pas, que, sans pénétration, « ça ne compte pas », confondre réconfort et sexualité, faire à un frère, une sœur ou d'autres ce qu'on lui fait à lui... À défaut de repères, comment pourrait-il en être autrement ? N'a-t-il pas dû, devant ce qui le dépassait, se dissocier de l'excitation qui le débordait ? Comment se soucier de l'intime de l'autre quand on ne le peut pas pour soi-même ? De nombreux livres-témoignages évoquent, des années plus tard, le souvenir d'un brouillard confus et nauséeux que l'absence à soi-même et l'absence de mots tenaient à distance. Ils auraient aimé que quelqu'un intervienne, y mette un stop, que ce soit l'autre parent, un membre de la famille ou un tiers. Ils se sont sentis lâchés plusieurs fois, par ceux qui ont agi et ceux qui n'ont rien fait, aveugles ou complices. Transgresser à leur tour est parfois aussi un ultime appel à un autre qui ferait tiers (nous y reviendrons). Avis aux professionnels.

La sexualité consummatoire banalisée de notre époque fonctionne sur ce même mode, ce dont témoigne l'incitation sociale croissante à une jouissance immédiate considérée comme fin en soi (sexualité virtuelle, pornographie, chemsex, publicité, sites de rencontre, réseaux sociaux, hypersexualisation des enfants...). Elle pousse à agir, à consommer ou à être consommé dans une dynamique plus ou moins anonyme, éphémère, indifférenciée et interchangeable, à la recherche du bon « plan », du plaisir ou de l'excitation maximale. Le néolibéralisme, Mai 68 (l'interdit d'interdire) et les progrès de la science (qui rendent aujourd'hui tant de choses possibles) sont évidemment passés par là,

renforçant le climat du « tout est permis » et du « rien n'est impossible ». Mais ces progrès ont aussi généré une complexité confusionnante et de nouvelles questions éthiques. Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, la procréation médicalement assistée (PMA) qui permet aujourd'hui de porter (GPA) ou d'être le géniteur (FIV) de l'enfant d'un autre (don de gamètes). On peut alors, techniquement, être à deux places à la fois, celle du parent biologique et une autre (oncle, tante, un des grands-parents...), posant la nécessité de penser et d'encadrer ces pratiques. La jouissance personnelle offerte par les progrès technologiques, tous domaines confondus, ne risque-t-elle pas parfois, à défaut de pensée consistante, de l'emporter en évacuant la question du cadre, du sens et des effets pervers ?

La « confusion des langues » est donc aussi sociale, mais, sous ces dehors « libérés », c'est parfois la solitude et l'angoisse. Pour les jeunes, la confusion, l'excitation, les copains, l'absence d'interdits, tout se mélange. Ils y seront d'autant plus vulnérables que le terrain familial sera confus. Les limites inexistantes ou précaires les laissent face à des expériences qui, même vécues de manière jouissive ou banalisée, sont effrac-trices, confusionnantes, indifférenciantes.

L'identité sexuelle, quant à elle, fait partie intégrante de l'identité personnelle et de la construction identitaire. Elle s'y constitue de manière corollaire, se particularisant au creux du climat et des repères identificatoires familiaux. L'œdipe et la puberté (avec les changements corporels et le surgissement de la sexualité) en sont des moments clés. Pour l'enfant incestualisé, ce sont des passages particulièrement sensibles et confus. Les sentiments d'identité, d'identité sexuelle et de genre se retrouvent alors parfois en recherche impérieuse d'appuis autres pour se situer et se différencier. Il importe que le professionnel de première ligne puisse entendre ces vécus sans jugement, comme une recherche en cours.

La sexualité humaine, source de plaisir comme de déconvenues, est certes complexe, mais elle ne peut

en aucun cas concerner des adultes et des enfants au même niveau. La confusion sexuelle ou « confusion des langues » porte atteinte au développement affectif et sexuel en effractant des corps et des psychismes immatures. L'adulte, qu'il soit de la famille ou non, se doit d'être le garant de la non-transgression des interdits d'indifférenciation et d'inceste.

Confusion et équivalents d'inceste

Les équivalents d'inceste sont probablement les plus difficiles à repérer, dans la mesure où ce sont des activités banales. Partagées, accomplies ensemble, elles prennent beaucoup de place et sont fixées, telle l'habitude de s'échanger des vêtements, portés indifféremment par chacun, de se raconter des blagues salaces, de traiter de questions d'argent ou de faire des comptes perpétuels entre soi. Dans telle famille, l'activité centrale partagée sera une consommation commune comme l'alimentation, l'alcool, fumer des cigarettes ou des joints ensemble. Dans une telle, ce seront les jeux d'argent et de hasard, dans une autre, des rituels obligés (parfois sur plusieurs générations et ayant perdu leur sens), dans une autre encore, le fait d'exercer la même profession, de partager des collections ou autres objets. C'est parfois la nécessité d'entretenir des tensions familiales ou de s'allier contre d'autres. Certaines familles se polarisent autour du mal-être d'un adulte ou d'un enfant (qui doit donc rester malade), d'autres sont dans la jouissance de soins médicaux. Les formes plus corporelles ou sexualisées sont évidemment plus repérables : massages communs, fréquenter les prostituées ensemble (ou financer l'activité), partager le même lit, etc. Les exemples sont nombreux.

Dans les grandes lignes, ce qui caractérise ces « substituts d'inceste » est que, contrairement aux activités qui nourrissent les liens familiaux, ici, ça les ligature sans qu'ils puissent en dire quelque chose : ça ne représente rien (ce n'est pas symbolisé). Ni les enfants ni les parents n'y voient de problème, il n'y a rien à en

penser et c'est le professionnel qui voit le mal partout (d'où la difficulté d'en parler avec eux). Celui-ci sentira pourtant la paradoxalité, ce côté neutre et chargé à la fois, le « trop » sous le banal, le côté intouchable et cependant exhibé. Et, surtout, cette légère, mais étrange et insistante odeur d'indécence. Il se sentira aussi parfois « pris » par le vide mental et de pensée de ces familles.

Le secret

Les secrets familiaux occupent une place particulière dans les familles incestuelles. Ils sont, à l'instar des équivalents d'inceste, paradoxaux et intouchables. Quelque chose s'est passé aux générations précédentes, mais on n'en dit rien, on n'en sait rien (ou quasi rien), sauf qu'ils sont là, comme une culture familiale privée qui ligature les membres entre eux. Ils peuvent concerner, par exemple, les origines, la filiation, l'adultère, un crime, un inceste, un deuil, une double vie, etc. Il y a là un interdit de voir et de dire en même temps qu'un interdit d'oublier (ainsi, cette fille n'ose pas questionner son père sur l'origine étrangère du grand-père : « c'est interdit, ce serait comme poser une question sexuelle à un curé »). Les maillons manquants de l'histoire familiale empêchent alors de tenir le fil générationnel, mais cimentent les membres ensemble dans un secret partagé et au contenu parfois confus.

De la confusion aux irruptions de souffrance

Une souffrance sans cause apparente

Ne pouvant penser le fonctionnement familial, les parents se retrouvent surpris et incrédules lorsque la souffrance fait irruption de manière « visible » chez l'enfant ou l'adolescent, que son comportement change ou qu'il manifeste un « symptôme ». Comme venues de nulle part, ces manifestations sont alors imputées à des causes extérieures et à éliminer au plus vite : l'ami « ayant une mauvaise influence », une école, une classe ou un professeur jugés inadéquats, une maladie, une punition divine... Ce déni renforce cependant la souffrance de l'enfant et sa nécessité de la manifester.

L'enfant ou l'adolescent, confus et en manque de mots, ne peut (s')expliquer son malaise, ses angoisses ou ses sensations somatiques diffuses. Il peut se sentir perdu, vide, déprimé, absent au monde ou débordé par lui, inadéquat, sans personnalité, imposteur, insignifiant. La honte et la culpabilité de se sentir mal « sans raison » redoublent son désarroi. Pour lutter contre ces éprouvés, il adopte parfois des attitudes inverses (grandiose, rigide, arrogante, agressive...), mais, dans tous les cas, il manifeste sa souffrance comme il peut et c'est souvent de manière confuse et paradoxale à défaut de mots : il vole des objets, refait pipi au lit, devient « difficile », adhère à une idéologie, fugue ou s'isole, etc. Il peut s'agir d'addictions, de toxicomanies, de troubles alimentaires ou de surconsommations diverses. Ce sont aussi des dépressions, des inhibitions, des angoisses, des TOC, des burn out, des scarifications ou des conduites à risque, etc. C'est parfois le corps qui « parle », transformant la souffrance psychique en troubles psychosomatiques et maux

divers. Les perturbations de l'image du corps et de la sexualité peuvent faire partie du tableau, tout comme certaines pratiques corporelles aujourd'hui banalisées (tatouage, piercing, chirurgie esthétique, sport, pratiques sexuelles, soins médicaux...), déclinaisons infinies des symptômes de notre époque.

Cette souffrance qui émerge dans le réel n'est cependant que la partie visible de l'iceberg, car c'est ce qui ne peut être dit qui est agi, montré.

Agir ou montrer ce qui ne peut être dit

Sans moyens pour donner sens aux sentiments de désarroi et d'impasse qui l'habitent, sans mots, l'enfant ou l'adolescent agit et « montre » sa souffrance. Ces « monstrations » ne sont pourtant que des messages adressés à qui pourra les voir ou les entendre, tentatives de différenciation en actes et appels à l'aide pour que ça bouge, pour avoir une vie à soi et exister.

Lorsque les parents ne peuvent décoder les messages qui leur sont adressés, les « monstrations » augmentent en puissance au gré des fins de non-recevoir, des stigmatisations (« il est méchant, malade, fou, bon à rien... »), répressions, punitions, humiliations, exclusions, etc. (« mais tu as tout, tu n'as pas connu la guerre, caprices d'enfant gâté, tu finiras en pension, sur le trottoir, à la rue... »). La décompensation survient aussi parfois plus tard, à l'âge adulte.

Entendre le message sous-jacent est cependant loin d'être facile, car l'appel est lui-même impensé et confus comme le climat qui l'a généré. L'enfant exprime la double impasse dans laquelle il se trouve, ne pouvant ni se différencier ni rester en l'état. Si tout enfant ou adolescent vit des moments d'ambivalence et de conflit sur le chemin de la séparation, ici, toute issue est bloquée. Les agirs et manifestations tentent alors d'ouvrir une brèche quelque part, d'entamer ce climat qui pétrifie. Il s'agit de créer de l'écart, d'opérer une entaille pour faire exister des bords ou des limites, car

elles seules peuvent séparer et différencier (borderline). Ces limites sont celles des frontières individuelles (intérieur-extérieur, dedans-dehors, toi-moi-l'autre...), celles qui séparent la réalité de l'imaginaire, le possible de l'impossible, et le permis de l'interdit. Cet enfant qui s'endort à l'école à force de lire tardivement le soir, et ce, sans plaisir, dit au détour d'un échange qu'il « vole du temps ». Il s'est ainsi créé un espace-temps vital, volé sur (délimité de) l'espace-temps envahi par le parent. Un autre mange et vomit, faisant exister la frontière extérieur-intérieur en incorporant-expulsant, etc.

À défaut de mots, agir ou montrer, c'est aussi devenir acteur de ce qui se passe, se sentir moins passif, impuissant. C'est parfois « sentir » physiquement la limite (comme via la douleur), donner forme à l'informe ou y trouver un refuge de fortune : « être » un enfant difficile, une boulimique, un dépressif... c'est à la fois ne plus être « rien » tout en se différenciant du parent. Il s'agit en définitive d'agir-appels à « devenir », à faire exister des limites consistantes pour pouvoir s'y situer et y vivre.

Cet adolescent qui fume un joint à l'école non loin de l'éducateur, qu'agit-il ? On se le demande quand on apprend que le père, convoqué à l'école, fume de la « beuh » avec son fils à la maison. Comment soutenir une loi qu'on ne respecte pas soi-même (fais ce que je dis, pas ce que je fais) ? Quelles auraient été les alternatives de l'adolescent pour exprimer une confusion qu'il n'identifie pas, celle où fumer ensemble le place au même niveau générationnel que le père dans une même jouissance partagée, illicite et incestuelle de l'objet ? L'agir joue donc avec la limite (règlement de l'école, loi) pour la faire exister par le truchement d'un tiers (école, éducateur) appelé à soutenir un sens sur lequel s'appuyer. Que ce serait-il passé si rien n'avait été entendu du côté de l'école, que l'éducateur n'avait rien dit, qu'il n'avait pas relayé la question auprès de ses collègues ?

Dans certains cas, quand les appels restent sans réponse, l'impasse indifférenciatrice (corps commun)

peut mener à se détruire soi pour détruire l'autre : c'est alors l'autre en soi (la partie indifférenciée) qu'on gave, prive, mutile ou met en danger pour tenter d'exister. Cela peut aller jusqu'à la tentative de suicide, monstration désespérée qui témoigne de l'appel à vivre, à ce que cesse la confusion. Un pas plus loin cependant, à l'extrême limite et face à l'impossible, ce n'est plus un appel, mais la « solution » du retranchement de survie dans la folie ou la sortie de scène suicidaire, acte limite de liberté.

Le professionnel de première ligne est parfois le premier témoin de ces agir et manifestations de souffrance. Les entendre comme appels et comme ressources, les relayer et les élaborer en équipe et à plusieurs est fondamental pour en faire quelque chose. À défaut, celui qui « montre » restera perdu et stigmatisé comme inadéquat, fou, violent ou pervers alors que c'est le climat dans lequel il évolue qui l'est (inadéquat, fou, violent ou pervers), que ce soit de manière visible ou non. Passer à côté, c'est laisser le sujet sans recours, sans tiers, encore, augmentant sa détresse et ses symptômes.

Familles incestuelles, société incestuelle et transmission

Les familles incestuelles

Centrées sur l'agir, les familles incestuelles pensent peu. Elles se protègent de l'extérieur et se séparent difficilement. Familles de toutes sortes (figées, bourgeoises, naturalistes, libertaires, bobo, sectaires, matérialistes, ésotériques...), les interdits y sont soit fragiles, soit inexistantes. On y pense et on y parle pour l'autre, on fait et on fait faire, ligaturant les membres dans l'illusion d'une entité indestructible, inaltérable. L'angoisse de démantèlement (démembrement) y est telle que la menace plane toujours, éliminant les tiers et ramenant les dissidents à l'ordre. La crainte d'être banni du clan est un moteur puissant.

Qu'elles soient martyres, héroïques, négligentes, tyranniques, chaotiques ou idéales, ces familles se repèrent d'abord par un sentiment de malaise, d'indécence et de confusion bien avant d'identifier l'indifférenciation, l'engluement, les relations captatrices ou rejetantes, les confusions de places et de rôles, les indistinctions générationnelles, la vie pulsionnelle continuellement agie (passages à l'acte, discours abusifs, équivalents d'inceste, inductions...) et l'incapacité d'en dire ou penser quelque chose. On a du mal à comprendre qui est qui, qui dit, pense ou fait quoi et à qui. Un « mais non, qu'est-ce que vous allez imaginer ! » sera renvoyé à l'intervenant qui aurait l'audace d'oser formuler une quelconque hypothèse à ce sujet.

L'évolution des structures familiales

Les profondes mutations des structures familiales depuis les formes patriarcales traditionnelles

redistribuent aujourd'hui les places et les rôles autrefois codifiés. Mariage, vie sexuelle et procréation n'y étant plus liés, la famille devient une affaire privée où chacun tente, non parfois sans une certaine confusion, de trouver ses propres repères.

Si la famille monoparentale posait déjà la question de l'absence de tiers (le mot nomme celui qui vit avec l'enfant, mais efface un parent) et d'une nécessaire attention à ne pas assigner l'enfant à une place incestuelle et générationnelle qui n'est pas la sienne (« maintenant, c'est toi l'homme/la femme de la maison »), les questions se sont encore complexifiées avec les familles recomposées (parfois plusieurs fois), monoparentales, pluriparentales, coparentales, transgenres, aux géniteurs identifiés ou non, présents ou non, la gestation pour autrui, les télescopages générationnels (belle-mère du même âge, oncle plus jeune...), etc., avec des arbres généalogiques parfois confusionnants. Les familles aujourd'hui seraient globalement moins contenantes, moins différenciatrices, plus en difficulté à penser les places symboliques et davantage soumises à l'influence de l'idéologie sociale, exigeant un effort de pensée supplémentaire pour ne pas participer à l'expansion incestuelle.

Des parents fragilisés

Les configurations familiales complexes peuvent fragiliser davantage certains parents quant aux places et aux rôles. Les moments de transition, de différenciation et d'autonomisation (œdipe, adolescence, séparations) en sont d'autant plus éprouvants. Il est alors nécessaire de penser ce qui a du sens dans l'intérêt de l'enfant, se gardant d'adopter ou de rejeter en bloc et sans recul les codes du passé ou de la modernité, de démissionner ou de se replier sur le fusionnel. Des ressources extérieures pour penser ce qui se passe sont alors précieuses, car un parent découragé, inquiet et confus est souvent décourageant, inquiétant et confusionnant.

Il est d'autant plus douloureux de se sentir désemparé et confus que le social diffuse une profusion d'images idéalisées de familles et d'individus qui semblent y arriver grâce à des méthodes dites infaillibles, preuves scientifiques et chiffrées à l'appui. L'investissement de la famille n'en devient que plus capital, objectif premier de réussite. Comment alors ne pas osciller entre exaltation et dépression, triomphe et échec au moindre écueil ? Comment transmettre aux enfants la manière d'y faire avec les ratages et pertes inhérents à toute expérience de vie et qui en font aussi le sel ? Que signifie « réussir » une famille ? Éviter tout sentiment de vulnérabilité, de manque, de solitude ? Le prix de l'idéalisation et du déni n'est-il pas démesuré ? Peut-on vraiment faire bouclier sans se couper du vivant ?

Le statut de l'enfant

Le statut de l'enfant a lui aussi changé, aujourd'hui narcissiquement plus investi, à l'instar de la famille dont il est devenu le centre (et non plus le couple) et dont il porte alors la réussite ou l'échec. Objet d'idéal et d'angoisse, il est affiché, photographié et montré sur les réseaux sociaux, dans les médias ou la publicité.

Si l'amour, l'écoute et l'échange sont essentiels, solliciter excessivement, voire anticiper les désirs de l'enfant (escamoter la demande, penser pour lui) à égalité avec ceux des parents, ou encore lâcher sur ses propres désirs de crainte de le limiter (« je ne dis rien, il fera ce qu'il voudra »), laissent l'enfant à une place confuse de puissance illusoire et entravent l'émergence du désir. Un enfant montre parfois, sans mots et comme il peut, ce que ces excès lui font et surtout ce qui manque derrière le trop.

« Rester enfant » semble de surcroît aujourd'hui de plus en plus valorisé, argument de bien des adultes démissionnaires fascinés par l'enfance sacralisée, pure et éternelle, mais en difficulté face à la perte, le vieillissement et la mort. Les enfants, quant à eux, tendent à

être investis comme des petits adultes déjà matures, « *wise babies* » à fort potentiel. Ne pourrait-on questionner un lien entre certaines difficultés manifestées par les enfants aujourd'hui (démunis, difficiles, perdus, en retrait, et/ou hyperactifs, hypervigilants, hypersensibles, hyperpotentiels, etc.) et ce surinvestissement narcissique individuel, familial et social, l'un amplifiant et validant l'autre sur fond de confusion sociale générale ? Comment soutenir suffisamment de pensée et d'écart pour que l'indifférenciation et la séduction ne deviennent pas les valeurs premières de demain ?

Transmission et intergénérationnel

On transmet moins ce que l'on sait ou ce que l'on veut que ce que l'on est. De génération en génération, des fonctionnements, traumatismes et autres impensés diffusent de cette manière, plus ou moins visibles, encryptés ou transformés. C'est ainsi que le climat incestuel transmet des modalités d'être et de lien marquées par l'impossible processus de deuil et de séparation, « soudant » les familles et les générations dans leurs pactes narcissiques et dénégatifs (pouvant les laisser paraître unies et « idéales » à certains).

Les noyaux gelés s'originent de l'histoire familiale comme des traumatismes de la grande histoire (guerres, génocides, crises, catastrophes, exodes...), dont les récits, la terreur et le désarroi ont été retranchés du psychisme et transmis de manière brute, sans mots, aux générations futures. La mémoire des récits familiaux et collectifs est alors perdue au bénéfice de la nécessité vitale d'oubli et de renouveau, tandis que l'innommable est véhiculé et se transmet malgré tout, sans élaboration possible, pétrifié entre les interdits d'y toucher, les interdits d'oublier et les missions de réparation, le tout sous un climat parfois lisse, mais pétri d'insensé et d'impensé.

C'est ainsi que s'instaure une répétition transgénérationnelle ancrée dans le déni bien que visant au départ

la survie du groupe familial. Il faut souvent au moins trois générations pour que puisse se manifester celui qui, par souffrance et nécessité tentera d'exhumer les noyaux gelés. Il ravive alors le fil de l'histoire familiale, achevant un travail d'intégration psychique et une différenciation impossibles aux générations précédentes. Dans ces transmissions, chacun aura porté une part d'une histoire dont il ne veut ou ne peut rien savoir.

Un climat social de confusion

L'individuel, le familial et le social étant indissociables, les dénis incestuels et confusions s'y valident et s'y consolident mutuellement. On retrouve à chaque niveau un déni des principes de différenciation et de limitation, un affaiblissement des médiations et une confusion croissants. Les vécus d'impuissance et la multiplication des signes de souffrance non élaborés à chaque niveau renforcent le climat de confusion et le désarroi général, en difficulté à penser le vivant et la transformation.

L'incestuel familial contribue donc à l'incestuel social qui lui-même renforce celui des individus et des familles, infiltrant tous les espaces, toile de fond, comme ambiance ordinaire, dans laquelle nous évoluons. Comment en sortir si famille et société font corps, redoublant à la fois l'impasse et l'aveuglement sur ce que nécessitent des liens vivants, des institutions vivantes, un monde vivant ? Que faire quand ceux qui représentent la loi ne s'y soumettent pas, qu'espace privé et espace public se confondent, qu'opinions, croyances et vérités s'emmêlent, que le buzz et l'émotion font la loi (réseaux sociaux, procès sauvages, lynchages...), qu'on ne distingue plus le faux du vrai, le permis de l'interdit, le possible de l'impossible, le réel du virtuel et de l'imaginaire (*fake news*, algorithmes, hologrammes...) ? Quand on ne sait plus qui est qui, qui fait quoi, qui pense quoi et qui fait penser ou faire quoi à qui ? Comment penser l'incomplétude ou la perte quand tout se compte en bénéfices

(narcissique, domestique, individuel, technologique, économique...) ? Que faire quand l'organisation du collectif échoue, que les repères sociaux se brouillent, que les méthodes successives égarent toujours plus ? Les sujets fragiles, en difficulté de différenciation ou d'élan, ne trouvent alors plus d'appuis, d'enveloppes, de médiations ou d'espaces relais.

Nos sociétés néolibérales et consuméristes « montrent » en effet bien des signes de souffrance derrière les « avancées » économiques, scientifiques et technologiques repoussant toujours plus loin les limites du permis et du possible. Mais avancer vers quoi ? Pensons-nous les effets de nos actes ? À s'aveugler, à ne pas penser les limites, la frénésie du « toujours plus » (de consommation, satisfaction, performance, production, objets, voyages, contrôle, puissance, possibles...) et la difficulté d'intégrer le « moins » (restriction, sobriété, décroissance, pensée du long terme, du vivant et du collectif) génèrent en effet, comme dans les familles, malaises, confusions, dérapages et dérèglements.

Là où les grands récits (patrie, religion...) organisaient autrefois le social et les familles, la consommation règne aujourd'hui en maître. Le discours capitaliste réduit les êtres à des consommateurs à l'identique, consommant de l'identique, indistincts et interchangeables. Tout y semble possible. Cette illusoire liberté laisse croire que la perte n'est ni nécessaire, ni structurante. Toute limitation semble alors insupportable ou injuste. Je consomme donc je suis et j'y ai droit, mais c'est toujours à recommencer, addictivement, sinon c'est la bascule dans le vide dépressif ou le hors sens. Cette uniformisation génère un monde de semblables où les écarts féconds, les générations, les sexes, les fonctions, les places et les statuts se brouillent, chacun se validant au regard de mêmes images et normes érigées en valeurs, véritable formatage qui écrase les singularités dans une forme d'emprise et d'impensés ravageants. Les désirs et besoins instrumentalisés, dictés de l'extérieur et intériorisés y émoussent toute

pensée critique. Pourrions-nous y être pris à notre insu, dans une altération collective et sociale des capacités de voir et de penser ?

Cette société de l'identique est inévitablement aussi celle de l'entre-soi et donc celle qui exclut (l'autre, voisin, migrant...), celle du communautarisme, de la comparaison, de la rivalité, de la revendication et de la compétition (être ce qu'il est, avoir ce qu'il a), confondant souvent symétrie et égalité. C'est encore celle qui, infantile et assistée, ne veut ni vieillir, ni se priver, ni penser le collectif, qui ne tolère ni entame au narcissisme ni frustration et exige satisfaction immédiate. Elle fonctionne à la séduction et à la démagogie.

De l'individu à la famille et au social, ce qui est escamoté fait cependant retour dans le réel avec des enjeux éthiques et humains de plus en plus complexes et intriqués autour de l'altérité et du lien (à soi, à l'autre, aux choses, à la nature, au vivant). Comment évoluer d'un lien factuel, de possession, de prolongement de soi et de jouissance à un lien signifiant, de rencontre, de considération, non banalisé, mais curieux du monde et de l'autre, imparfait, certes, mais avec du soin, de l'écart et de l'air pour respirer ? Tout être vivant, toute chose est enveloppé d'une « peau », qu'il s'agisse d'un arbre, d'un être, d'un objet, d'une institution, du monde. La manière dont nous pensons, interagissons et touchons ces enveloppes ou les considérons comme prolongations de soi dit quelque chose du lien social, du contact, du rapport à l'altérité et à l'environnement, aujourd'hui de plus en plus indifférencié et consommatoire.

Comment, dès lors, réintroduire de l'écart et de la pensée, raviver la responsabilité et remettre la condition humaine, sociale et environnementale au centre du débat et de nos actions pour un fonctionnement individuel et collectif plus fluide, plus vivant, plus respectueux de la vie, de l'humain et de la planète ? Comment entendre autrement la souffrance des individus et du monde, sans reproduire ce qui l'a causée (dénî, répression, normalisation, minimisation...) ?

On parle là d'attention, de repérage, de faire un pas de côté pour interroger individuellement et collectivement nos fonctionnements psychiques, la manière dont nous pensons et incarnons ce qui fait sens, ce qui nous inspire, nous soutient (ou nous met en difficulté) et ce que nous sommes prêts à investir pour insuffler du mouvement, car, si l'individuel, le familial et le social sont en effet indissociables, agir sur l'un nous permet aussi d'agir sur l'autre.

La tyrannie du bien et du bonheur

Bien-être, lâcher-prise, amour, succès, optimisme, développement personnel, communication... sont aujourd'hui les maîtres-mots d'une idéologie alimentant un marché florissant, celui du bonheur. Surfant sur des objectifs de pleine satisfaction et de performance, elle pousse à consommer « pour être heureux », en véhiculant l'idée d'une plénitude possible à condition d'avoir l'objet ou la méthode adéquat et de vouloir « avancer ».

Le marché propose, à ces fins, objets, technologies et méthodes tous azimuts, qu'il s'agisse de vieillir jeune (médecine, esthétique...), de jouir sans restriction (tabac sans tabac, sucre sans sucre, sexe virtuel...), d'être positif, de réussir (livres, stages, méthodes pour être zen, performant, réussir son couple ou son deuil, s'enrichir, communiquer...) ou de bannir le négatif (éradiquer l'échec, la tristesse, l'anxiété, la solitude...).

À exiger des vérités, des certitudes, d'être rassurés et comblés, n'incitons-nous pas le système à proposer ce à quoi nous voulons croire, créant et entretenant ce qui nous aliène ? Discours séducteurs, idéologies et autres logiques du contrat ou du marché font alors miroiter qu'ils peuvent « tout » régler, éradiquant incertitudes, frustrations et équivoques. Ils répondent là à nos attentes de toute-jouissance infantile par les injonctions infantilisantes et déresponsabilisantes correspondantes : « jouissez puisque c'est possible, profitez, foncez sans culpabilité, vous y avez droit » ! On

court alors, insatiables, d'un objet ou d'une méthode à l'autre, toujours plus confus, déçus, déprimés ou perdus, ne sachant plus à quel sein ou saint expert se vouer, dans une spirale sans faim ni fin.

Ces logiques du « tout » alimentent surtout les fantasmes de toute-puissance, réduisant la vie à ce qu'on a envie d'en savoir et le psychisme à des logiques simples, faisant fi de l'inconscient, de nos failles, complexités, conflictualités et ambivalences, de ce qui échappe et fait notre humanité. Comme si l'humain et la subjectivité pouvaient être entièrement objectivés, mesurés, classifiés, rentrer dans des protocoles et être perfectionnés.

L'idéologie de la complétude est aussi celle du tout... ou rien : ne pas réussir à être heureux alors que c'est possible et que l'autre y arrive, honte à vous ! On cache alors son « échec » ou sa fragilité comme le social évince ceux qui montrent le ratage du discours et qui, inquiétants ou dérangeants, souffrants, vieux, mourants, fous, étrangers ou déclassés ne « réussissent » pas. Ils sont à normaliser, médiquer ou écarter au plus vite. La tyrannie du bonheur rejoint ainsi les dénis incestuels, dénis de l'incertitude, du manque, du deuil et de la finitude, ancrés dans de puissants interdits de savoir et de penser les processus de limitation (interdits fondateurs) comme de penser hors de la norme.

Sans tomber dans une morosité inverse, il importe surtout de rester lucides et attentifs aux processus psychiques qui tissent la trame du tissu social, influençant nos manières d'envisager le monde et le lien. Le verre, ni à moitié vide ni à moitié plein, est plein et vide à la fois, en proportions variables selon les moments, se remplissant et se vidant, débordant ou s'asséchant, relançant les temps de désir et de deuil, de découragement et de joie, mouvements de la vie qui invitent à penser la transformation et nos manières de toucher au vivant (sans aveuglement et dans l'anticipation des effets de nos actes).

Dans nos institutions

Face à la confusion incestuelle croissante, les espaces collectifs, associations et institutions soutiennent une fonction tierce précieuse et essentielle, lieux d'accueil, de relais et de repère pour les individus comme les familles. Il est essentiel que les bénéficiaires n'y rencontrent pas une répétition de leurs histoires personnelles (emprise, déni, confusion, incohérences...). Celles-ci leur seraient particulièrement préjudiciables, les laissant une fois de plus sans recours.

Les institutions et les équipes sont, comme tout groupe, traversées de règles implicites. Ces règles, souvent inconscientes et impensées, émanent de dynamiques singulières à chaque groupe. Les personnalités et histoires passées de chacun y jouent un rôle majeur (transferts, répétitions inconscientes). C'est ainsi que des logiques incestuelles surviennent parfois au sein des équipes elles-mêmes avec des dénis, confusions et agir tapis derrière les discours affichés. Elles génèrent une souffrance psychique considérable chez les professionnels.

La clarification passe à la fois par le questionnement individuel (hors corps commun) et collectif (en réunions ou supervisions d'équipe). Il s'agit d'interroger les fondements symboliques du groupe (principes fondateurs, interdits, cadre, ce qui fait sens et limite), mais aussi les places, les espaces, les fonctions, les temps de travail, etc. Quel est notre but, que fait-on ? Porte-t-on (consciemment ou non) une autre fonction que celle qu'on est censé exercer ? Y a-t-il des glissements, des confusions ? Des alliances, des rivalités, des tensions ? Le groupe se sent-il soutenu par l'institution ? L'espace de parole est-il suffisant ou se sent-on pris dans une pensée unique ? Etc. Quand, à défaut de cadre clair, tel professionnel pose ses congés avant ses collègues avec l'accord complice du supérieur, cette alliance officieuse organise l'agenda au détriment des autres. Et ce n'est qu'un exemple. Ces glissements ne sont pas à minimiser, car ils brouillent ou dévient les

responsabilités, les places et les fonctions, induisant tensions, rivalités et agir au sein des équipes. Qui fait quoi, fait penser ou fait faire quoi à qui ? Qui décide quoi, etc. ? On est bien dans des problématiques incestuelles d'espace et de places.

Une institution ou une équipe qui accueille ces questions porte inévitablement une attention au cadre, à son sens et à ses limites. Le professionnel est alors soutenu dans la manière de penser sa place et d'exercer sa fonction (éducative, accompagnante, soignante...) en lien avec d'autres. Un cadre clair, sécurisé et contenant contribue à prévenir les confusions délétères, tant au sein de l'équipe que vis-à-vis des bénéficiaires. Ce portage par le cadre est particulièrement important pour ceux qui, plus fragiles, vivent déjà des confusions incestuelles. S'il est officieusement admis, par exemple, que tel professionnel arrive régulièrement en retard (cadre), comment pourra-t-il soutenir la ponctualité aux activités des adolescents dont il a la charge ? Que se joue-t-il pour celui qui développe une relation exclusive avec un bénéficiaire ou sa famille ? N'est-il pas dommageable que tel autre prenne en charge une personne qu'il côtoie dans sa sphère privée ? Qu'est-ce qui est confus, dénié ou provoque un malaise ? Qui intervient, n'intervient pas ou laisse faire, etc. ?

Du déni au défi

Débanaliser et repérer

Ignoré ou impensé, l'incestuel donne peu de prise tant sa vacuité de pensée est prégnante et ses agir ordinaires. Les professionnels de première ligne ont là un rôle de détection et de prévention crucial. Évitant de stigmatiser, d'interpréter ou d'agir intempestivement (sauf urgence), il s'agit de déceler les indices et de se donner du temps pour penser ce qui se joue dans le tableau plus large.

C'est souvent un premier éprouvé de malaise qui alerte, une impression d'indécence, de confusion, de torpeur mentale contagieuse ou de prise dans un discours banal, factuel. Les climats lisses ou idéalisés, plus difficiles à repérer que les climats maltraitants, sont tout autant indicateurs de déni. Ce trouble est un premier repère. Il invite le professionnel à porter une attention plus précise à ce qui se passe, à examiner de plus près l'hypothèse de liens incestuels, car la première prévention se situe au niveau familial.

Observer les personnes et les interactions

Observant les personnes (enfants et adultes), le professionnel peut d'abord se repérer à partir de manières de s'exprimer, de propensions à agir, de difficultés à décrire sa vie intérieure, à imaginer, à jouer, à poser des limites, à faire des choix, à tolérer l'attente et la frustration, etc. Toute la gamme des confusions, symptômes et agir déjà évoqués fait partie du tableau, les non-dits passant par ces voies-là.

Observant les interactions, il « sentira » la présence possible de dénis, de secrets, de tensions relationnelles entretenues, percevra un climat trop lisse ou alors à la

fois hypersexualisé et désexualisé (sexuel-non sexuel, gestes inappropriés banalisés...). Il notera une difficulté à se représenter le monde de l'autre, les pressions, projections, inductions, disqualifications et mises à l'écart précitées. La propension à agir ou à penser pour l'autre, un excès de bonnes intentions que contredit un défaut de tendresse ou d'empathie, etc., sont aussi révélateurs. C'est en observant les interactions que se repèrent les « équivalents d'inceste », ces activités banalisées qui occupent une place considérable dans les transactions familiales. C'est ici encore que les confusions des générations, des espaces, des places, etc., se décèlent, brouillant le qui fait ou dit quoi à qui, qui pense quoi, quelle est la place de qui, quel est le temps de quoi, etc. (tel le parent qui parle et pense à la place de l'enfant dit « trop timide »). On se demande surtout ce qui, à côté de ce qui se dit haut et fort, ne se dit pas.

Les interactions avec l'équipe sont également intéressantes à observer. Telle famille semble-t-elle imperméable aux mots ? Disent-ils « oui » à tout sans donner suite ? Cherchent-ils l'alliance avec l'un, excluant les autres ? Sont-ils dans la séduction ? Dénigrent-ils certains professionnels ou référents de l'enfant ? Leur agressivité provoque-t-elle des réactions de rejet au sein de l'équipe ? Comment alors ne pas « contre-agir » et rester en alliance avec les parents dans l'intérêt de l'enfant ? Introduire du tiers dans la situation (l'autre parent, un référent, l'équipe... mais aussi en nommant les choses) peut alors ouvrir la situation, tout en restant en alliance de travail. Nous y reviendrons.

Observer ses propres éprouvés

Outre un ressenti de malaise diffus, le professionnel peut éprouver un sentiment de paralysie, de confusion, de ne plus être à sa place ou dans sa fonction, se sentir sollicité à agir etc. Ces éprouvés sont révélateurs, car l'incestuel agit et diffuse mine de rien en deçà des mots (par induction, identification, projection, séduction,

victimisation, pression...). Tel parent accusera le professionnel d'être fâché ou de l'agresser, par exemple, afin de pouvoir (consciemment ou non) se fâcher lui-même devant la réaction escomptée, mettant une distance sans devoir s'en attribuer la responsabilité. Il peut aussi lui attribuer des pensées mauvaises, l'accuser d'incompétence, tenter de créer une pseudo-intimité (regards, rires, poser des questions personnelles), etc.

Garder le fil, se connaître et rester en contact avec sa vie intérieure ainsi qu'à une certaine distance de la situation est indispensable pour penser ce qui se passe et éviter le piège du contre-agir réactionnel (réprimer, s'énerver, se laisser embobiner, accepter ou conseiller trop vite...). Il s'agit de discerner ce qui est à soi de ce dont on est peut-être le dépositaire à son insu. Cet examen intérieur est fondamental et premier afin de repérer les confusions. Se sent-on dégoûté, violent, séduit, trop proche d'un enfant ou adolescent (ou de sa famille) ? Cela résonne-t-il par rapport à sa propre histoire (tel un vécu du même ordre au même âge), est-ce induit par l'autre – ou les deux, en collusion ? Nous verrons comment le partage de ces éprouvés est un matériau précieux à élaborer en équipe.

Soutenir la fonction tierce

Lorsque le professionnel est au clair quant à sa place et à sa fonction, il montre déjà quelque chose des limites, de la différenciation, de l'asymétrie des places et des générations, et ce, dans un esprit de soutien et d'ouverture. Il montre aussi qu'il se soumet, lui aussi, à un cadre, à des règles, à des horaires. Il énonce ces limites et veille à intervenir en cas de transgression de l'enfant ou de ses parents (« c'est la loi, c'est interdit, le cadre ne le permet pas, nous avons convenu ceci ensemble, ceci est de ma responsabilité, cela c'est l'équipe qui décide, etc. »). Ce mode « autre », non familier aux bénéficiaires, fait tiers en soutenant une manière limitante et rassurante d'interagir et d'être au monde, plus féconde que les grands discours. Ses

interventions soutiennent une sécurité de base nécessaire à tous et particulièrement à l'enfant. Elle implique pour le professionnel de penser les repères de son action (éthique) avec ses possibles, ses limites et ses impossibles. Négliger d'intervenir en ce sens permettrait aux abus de se déployer en douce et parfois de glisser vers l'inceste. Pour l'enfant, ce serait encore une trahison, un adulte défaillant de plus et toujours davantage de détresse.

Lorsque le professionnel de première ligne nomme les générations, les espaces, les places et les rôles (fils, fille, enfant, parent, un des grands-parents...), il restitue à chacun sa place et son espace. Nommer, c'est faire exister une chose, la différencier des autres. Le mot dit, clarifie, délimite. Quand il dit à la mère « votre fille pense cela et vous, qu'en pensez-vous ? », sa question différencie à la fois les espaces psychiques, les places et les générations. Ces « petites phrases » rétablissent l'ordre symbolique confus (« c'est votre fils, pas votre compagnon, c'est son oncle, c'est vous la mère et pas la grand-mère, le lit conjugal n'est pas sa place, n'est-ce pas votre rôle, à vous ? »). Elles permettent aussi à chacun de s'approprier ses propres pensées, désirs et demandes (« est-ce votre souhait ou celui de l'enfant ? Votre mari dit ça ? C'est l'enfant qui demande ? Qui désire cela ? Comment se fait-il que cette responsabilité lui incombe ? Ton papa pense ça, et toi ? À son âge, c'est beaucoup lui demander ; ne peut-il parler pour lui-même ? Ça, c'est son espace... »). Les interdits fondamentaux sont ainsi nommés, discernant dans le même mouvement qui fait, pense ou dit quoi à la place de qui, qui est à la place de qui, quel est le temps de quoi, etc.

Le contact avec le professionnel crée ainsi une brèche féconde dans le brouillard et le manque-à-penser incestuels, posant des mots pour (se) penser. Qui ne se souvient d'un ami, enseignant, soignant, thérapeute, accompagnant, parent, éducateur ou écoutant (numéro d'appel S.O.S.) dont la modalité d'être a réanimé l'élan vital ? Rencontrer une main tendue est déterminant.

Ainsi, cet homme se rappelle, des années plus tard, le moment fondateur où le professeur lui avait répondu « C'est une manière de voir », premier accueil de sa parole et ouverture à une pensée critique jusque-là inconnue. Ou cette fille de 18 ans qui entend pour la première fois, comme une révélation, un adulte « oser » couper sa mère : « mais laissez-la parler » !

S'appuyer sur les tiers

Maillon d'un parcours qui engage plusieurs temps et plusieurs intervenants (travailleurs sociaux, psychologues, professeurs, familles...), le professionnel est amené à travailler en lien et en alliance avec d'autres. Ce travail en équipe et en réseau crée de l'écart et du jeu, tout en impliquant un cadre et des limites.

En consentant à être un maillon du réseau psychosocial pluridisciplinaire qui entoure le bénéficiaire et en s'y référant, il « montre » qu'il n'est pas omnipotent et que des limites au « tout » (indifférenciation et inceste) sont essentielles, témoignant en actes d'un climat « anti-incestuel ». Tout n'est pas permis ou possible « et pourtant »... le vivant émerge de cet écart-là, de ce « pas tout » fécond (pas tout de suite, dire tout, avoir tout, être tout...).

Travailler à plusieurs, c'est relayer et partager ses observations en équipe. Un étonnement, un ressenti, un détail, cela peut être un indicateur fécond. L'incestuel, rappelons-le, induit des éprouvés, mène sur des fausses pistes et pousse à agir. Partager ses tâtonnements n'est pas toujours facile, d'autant que les éprouvés peuvent être vécus comme dérangeants (violence, attirance...). En parler permet néanmoins d'élaborer et de traiter la question ensemble, se soutenant mutuellement pour ajuster la situation afin qu'elle ne reproduise pas une situation traumatique pour l'enfant (tels un sentiment d'emprise par excès d'attention « pour son bien », une séduction déplacée...). La parole crée du jeu pour ne pas agir, réagir ou contre-agir

de manière préjudiciable. Les espaces de parole, les échanges, réunions, supervisions individuelles ou d'équipe sont précieux à ce titre.

Déjà évoqué, un cadre sécurisé et pertinent constitue aussi un appui « tiers ». Garant du respect des interdits fondamentaux, des espaces et des places (pour les professionnels comme les bénéficiaires), il est symbolisant, étayant, limitant et contenant, instaurant les conditions nécessaires au travail. Le soin apporté au maintien de règles et d'un climat de travail clairs et anti-incestuels est essentiel, comme distinguer le professionnel du privé, clarifier les fonctions, les espaces, temps, horaires, rythmes, disponibilités, etc. On a vu combien les glissements dans les équipes génèrent des tensions et nuisent au travail. Il importe donc que le cadre reste cohérent et en réflexion pour résister aux effets de brouillage, ceux-ci pouvant être induits au sein de l'équipe ou agis par les bénéficiaires (pressions, retards, agressivité, dénigrement etc. déjà évoqués). Sa défaillance est déstabilisante et source d'angoisse. Quand cette jeune femme a vécu incestuel délétère panique face au comportement de son professeur d'art (compliments, questions sur la place de la sexualité dans son travail, invitation d'en discuter au café), la réponse du directeur auquel elle s'adresse se doit d'être sans ambiguïté, se référer à un cadre clair et des actions adéquates.

Mentionnons enfin que pour incarner une fonction tierce auprès de bénéficiaires et travailler en équipe, le professionnel s'appuie sur son propre « tiers intérieur », à savoir sa capacité à penser, à envisager des hypothèses et à avoir du recul, vis-à-vis de lui-même (analyse personnelle) et des situations.

Garder sa boussole

Tenant la boussole des limites depuis sa place tierce, il devient possible de s'orienter avec attention et discernement dans le brouillard incestuel, ne s'y laissant

ni prendre ni perdre malgré la visibilité réduite. C'est parfois, en particulier avec les adolescents, un travail d'équilibriste entre le ni trop ni trop peu, ni trop près ni trop loin, car il s'agit de ne répéter ni indifférenciation ni emprise, ni intrusion ni abandon, ni confusion ni discrimination (ni tout de suite ni jamais, ni tout ni rien...).

En étant clair depuis sa place et sa fonction dans la structure sociale et professionnelle (limites, espaces, places, rôles...) l'intervenant contribue à la possibilité pour les enfants comme leurs parents de faire l'expérience d'un rapport à l'autre fiable et fécond, tenant compte des limites, des interdits et des impossibles. Les structures sociales d'accueil contribuent ainsi à la naissance d'une parole « autre » qui interrompt la répétition du « même ». Multiples et inventifs (thérapeutiques, artistiques, culturels, philosophiques...), ce sont des lieux-ressources d'ouverture, de pensée et d'échange dans une société qui tend à incestualiser les liens, écrasant les écarts au profit de normes et prêt-à-penser dépressogènes.

La discussion à visée philosophique et relationnelle ou les jeux de rôle à l'école sont des exemples porteurs en ce sens, les questions autour de la sexualité exigeant une prudence, une attention et une réflexion particulières, dont celle des animateurs sur leurs propres dynamiques, énigmes ou limites, pour garantir un respect des places, de l'espace intime et de la pudeur de chacun. À défaut, les images suscitées et partagées pourraient être l'objet de confusions incestuelles déniées.

Les intervenants, du fait de leur place et de leur fonction, sont pour les bénéficiaires inévitablement l'objet de transferts, de réactualisations et répétitions des seuls modes relationnels connus. C'est depuis leur place tierce qu'il leur faudra être attentifs à ces enjeux (identifications, fascinations, projections, copinage, exclusivités, séduction, valorisation, idéalisation, agressivité, rivalité...) afin de les traverser en finesse et avec le recul nécessaire pour ne pas en être dupe. Ne pas les repérer risque de redoubler les confusions, impasses et

agir. La réflexion sur soi est donc un préalable important pour les professionnels.

Accompagner les parents

Si certains parents semblent réticents à toute intervention tierce, d'autres se montrent réceptifs, en attente de soutien et de repères. C'est de se sentir reconnus dans leurs rôles de parents et entendus dans leurs intentions, leurs histoires et leurs inquiétudes qu'ils pourront collaborer, mieux se comprendre eux-mêmes, comprendre les besoins de l'enfant et se mettre en mouvement dans son intérêt. Connecter avec leurs propres émotions déniées (empathie pour soi) peut faciliter l'accès au vécu de l'enfant (empathie pour l'autre) et permettre de consentir à une restriction de sa propre jouissance méconnue, qu'il s'agisse de l'appui ou de la valorisation procurée par l'enfant, de sa présence continue, de la satisfaction de faire ou savoir pour lui, du plaisir de dormir avec lui, etc. Il importe que le professionnel reconnaisse et encourage le réel effort que représentent ces prises de conscience et renoncements (deuils), veillant à ne pas juger ou disqualifier. Il s'agit de créer des conditions propices au travail, de privilégier l'alliance thérapeutique, la continuité et la confiance partagée pour maintenir les liens essentiels à l'enfant, desserrer l'emprise et ouvrir un espace familial de respiration.

Dans les situations moins « scellées », la mise au travail des parents sur leur fonctionnement, l'histoire familiale, les places et les rôles peut déjà produire à lui seul des effets appréciables et salutaires pour l'enfant, relançant la dynamique familiale engluée. Un parent soutenu devient souvent un parent plus soutenant. Dans d'autres situations, l'indifférenciation peut être telle que le parent ne peut prendre distance par rapport à l'enfant ou présente des risques de passage à l'acte importants. Des mesures de soutien ou d'éloignement peuvent alors être envisagées et déployées en collaboration avec les équipes et les services d'aide à la jeunesse dans l'intérêt de l'enfant.

Vers la déprise

C'est au sein des alliances plurielles tissées entre professionnels, parents et enfants que s'amorce et se poursuit, de fil en aiguille et avec du temps, une transformation du climat familial avec des balises et des limites.

Pour les enfants, adolescents ou jeunes adultes, ce chemin n'est pas toujours confortable, même s'il est structurant et source de nouveaux possibles. Se déprendre de l'emprise, se différencier et se séparer, c'est un processus long et éprouvant. Eux aussi peuvent ressentir une perte, celle de la « sécurité » procurée par la fusion, le corps commun, la pensée unique, la valorisation, les illusions de toute-puissance, etc.

Les professionnels de première ligne veilleront donc, lors de la mise en place des suivis individuels et familiaux, à rassurer et à soutenir l'enfant ou l'adolescent dans le repérage de ses éprouvés, premiers pas vers un sentiment de signifiante et de légitimité d'« être » soi. C'est en effet en se repérant peu à peu à partir du corps, de ses perceptions et de ses vécus qu'il trouvera, avec le temps, des mots justes, des mots à lui auxquels se fier. Un accompagnement psychothérapeutique pourra le soutenir en ce sens, qu'il soit individuel (différenciateur, avec un espace bien à soi), familial (repérant les espaces, les places, etc.) ou groupal (groupes de parole, psychodrame). Il s'y familiarisera avec son monde intérieur et extérieur autrement, différenciant et séparant ce qui doit l'être (places, générations, interdits, impossibles...), tout en apprenant à y faire avec les énigmes de la vie (le désir de l'autre, l'incertitude, l'indicible, l'ambigu...). Les médiations artistiques, sociales, culturelles ou corporelles contribuent, elles aussi, à déployer l'espace imaginaire et le travail de symbolisation, espace potentiel de « jeu » ouvrant à des possibles jusque-là insoupçonnés (ateliers, dessin, écriture, danse, jeu, sport, théâtre...). C'est dans une alternance de moments de joie et de deuil que se réalise ce travail d'intégration, joie de se

sentir plus vivant bien que parfois « seul dans sa peau » ou démuné. L'incestuel se déjoue peu à peu.

Le professionnel accompagne à certains moments cette parole émergente, ces questionnements, ces moments d'espoir et de découragement. C'est le mouvement de la vie même qu'il soutient là. Il aura une attention particulière à répondre depuis sa place, au rythme et au niveau de maturité de l'enfant ou de l'adolescent, cheminant avec lui autour des questions nuancées que l'incestuel figé et binaire évacue. Qu'a-t-il éprouvé, que pense-t-il de ce qui s'est passé ce jour-là, de sa place, de son rapport à l'autorité, de l'histoire familiale, de ce qu'il a dit et à qui, de ce qu'il n'a pas osé dire ou faire, de ce que son agir visait, de ce qu'il souhaite dire à ses parents... ?

En prise et surprise

Plus il y aura de parole, moins il y aura de non-symbolisé à agir ou à montrer. Les inductions, projections, expulsions, décharges et équivalents d'inceste perdent de ce fait peu à peu leur fonction au bénéfice de modes relationnels davantage ouverts à l'autre comme à son propre monde interne. De nouvelles modalités de lien affleurent alors entre le collage et la rupture totale, avec des mots pour se dire (« je ne suis que ta fille ; c'est ton avis et j'ai le mien ; je laisse ces mots violents chez toi ; ta tristesse t'appartient... ») ou pour interroger l'autre sur son monde à lui (peux-tu préciser, que désires-tu, que signifie...), parole consistante adressée à l'autre depuis un « je » et une place générationnelle différenciés. C'est aussi depuis ce « je » qu'il pourra agir, non plus sous « emprise » ou par défaut (monstration, répétition, automatisme, croyance familiale, idéal plaqué, défaut de pensée...), mais « en prise » directe à ce qui fait sens pour lui, avec une mobilité psychique nouvelle qui lui permet de s'éloigner, se rapprocher, choisir, demander, refuser, donner, recevoir, etc. Délié de ce qui de l'autre aliénait, relié à lui-même, la « déprise » révèle une prise et une consistance autres,

« surprises » d'un travail de différenciation, de désidéation et de désaliénation.

Les enfants devenus adultes témoignent parfois des années plus tard de leur parcours, de la joie ressentie à habiter un espace psychique bien à soi et à jouir d'une liberté intérieure qu'ils pensaient impossible. Le monde y est devenu plus coloré, plus nuancé, avec de la joie et de la tristesse, du lien et de la solitude, du mouvement et de l'incertitude, de la vie et du deuil. Chaque pas aura fait le chemin.

Insister, persévérer, exister

Résister à l'incestuel, n'est-ce pas s'appuyer avec insistance sur la pulsion de vie et cette part inaliénable en soi, qu'il s'agisse de ceux qui souffrent et insistent dans leurs appels, des professionnels qui croisent leur chemin, des institutions dans la pensée de leurs fondements mais aussi chacun de nous dans la manière dont nous pensons et incarnons d'autres discours et repères sans s'aveugler du banal et de l'ordinaire ?

La persévérance se nourrit alors de l'engagement vis-à-vis de soi de garder le cap de ce désir, que ce soit par temps clair, brouillard ou par tempête, s'appuyant sur la parole et le lien pour penser et s'orienter. C'est se donner du temps pour mobiliser le trop longtemps figé et, se souvenant à quel point l'incestuel diffuse, induit et sollicite, accepter de trébucher, de se décourager, de répéter ou de s'être laissé aveugler en cours de chemin. C'est tant de fois remettre l'ouvrage sur le métier, avec ténacité, relancer le mouvement, inventer, se faire confiance et refuser d'abdiquer devant un « n'insiste pas ! » intérieur ou extérieur qui se répète lui aussi. Il s'agit finalement de l'effort d'exister, « oui » fondamental à la vie lâchant l'attente passive d'être comblé et la tentation du repli. Cette éthique en acte, individuelle et collective, est celle de la responsabilité, de la pensée et du lien qui, loin de se référer aveuglément aux discours ambiants, tentent leur mise en

perspective pour s'orienter de la boussole du « pas tout » qui met le lien, l'humain et le vivant au centre de l'action.

La persévérance face à l'indifférenciation, à l'uniformisation et à la dévitalisation incestuelle participe alors de la transformation du lien social. Ne soyons pas « indifférents ».

Conclusion

L'incestuel est un sujet vaste qui nous concerne tous, climat d'inceste et de perversion du lien où les espaces, les places et les repères symboliques se brouillent, mais qui, impensé, banal et peu repérable, passe inaperçu dans les familles comme dans les liens sociaux. Il est le terrain de tout inceste.

Climat de séduction narcissique, d'agir et de jouissance « de l'identique » ou « à l'identique », déniait les principes de limitation et les interdits fondateurs (indifférenciation et inceste), il n'est qu'indifférenciation, uniformisation et confusion (espaces, places, générations), source de liens en souffrance et de dérapages délétères, en particulier chez les enfants et adolescents dont il entrave la construction, mais aussi chez tout un chacun par effet d'imprégnation constante dans nos sociétés d'aujourd'hui. Les professionnels ont là un rôle de prévention essentiel.

Il est donc vital de pouvoir le repérer et, ne se laissant ni duper par sa banalité, ni anesthésier par sa vacuité, ni encore fasciner par sa grandiosité, y résister en répondant d'une consistance et d'un discours autres. N'est-ce pas notre responsabilité humaine fondamentale, individuelle et collective, que de penser la manière de prendre soin du lien et du vivant pour le monde d'aujourd'hui et de demain ?

Aucune famille, aucun enfant, aucune technologie ou consommation n'immunisent de l'aventure humaine, inouïe, mais fragile et éphémère. À vouloir tout combler, se protéger de la vie ou tenter de la contrôler, il n'y a parfois plus beaucoup de vie à contrôler... Ne pouvons-nous pas incarner ce que nous souhaitons, avec assez d'espace, de musique et de clarté en soi pour faire tiers, acquiesçant à l'impermanence du vivant, à son continuel mouvement de transformation, à ses

richesses et potentialités comme à ses deuils, limites et impossibles ? Ainsi, seulement, pourrons-nous transmettre ce qui vivifie le lien à l'autre, au collectif et à l'environnement, dans une pensée inspirante des espaces, des places, des générations et du vivant. La révolution intérieure commence peut-être là, dans cet espace, dans cette réflexion, ce temps d'arrêt et de respiration.

Bibliographie

- André J. (dir.), *Incestes*, Paris, Petite Bibliothèque de psychanalyse, Paris, PUF, 2002 (2001).
- Anzieu D., *Le Moi-peau*, Paris, Dunod, 1995.
- Chaumon F., *Lacan : la loi, le sujet et la jouissance*, Le Bien commun, Paris, Michalon, 2004.
- Defontaine J., *L'empreinte familiale, Transfert, Transmission, Transagir*, Paris, L'Harmattan, 2007.
- Defontaine J., « L'incestuel dans les familles », *Revue française de psychanalyse*, Paris, PUF, vol. 66, 2002/1, p. 179-196 (<https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2002-1-page-179.htm>).
- « Face au suicide : la psychanalyse », *Revue internationale de santé mentale et psychanalyse appliquée*, Mental, Paris, Nouvelle École lacanienne, n° 17, avril 2006.
- Ferenczi S., *Confusion de langue entre les adultes, suivi de Le Rêve du nourrisson savant et d'extraits du Journal clinique*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, Payot & Rivages, 2016.
- Forget J.-M., *L'adolescent face à ses actes... et aux autres, Une clinique de l'acte*, Ramonville-Saint-Agne, Érès, 2008 (2005).
- Freud S., *Totem et tabou*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, Payot & Rivages, 2001 (1912).
- Freud S., *Psychologies des foules et analyse du Moi*, Essais de psychanalyse, Petite Bibliothèque Payot, Paris, Payot & Rivages, 1982 (1921).
- Héritier F., Cyrulnik B., Naouri A., *De l'inceste*, Poches, Paris, Odile Jacob, 2000.
- Hurni M., Stoll G., *La Haine de l'amour, La perversion du lien*, Paris, L'Harmattan, 1996.
- Jullien F., *De l'écart à l'inouï*, Paris, L'Herne, 2019.
- Kaës R., *La parole et le lien*, Paris, Dunod, 2010.
- Kaës R., *Les théories psychanalytiques du groupe*, Que-sais-je, Paris, PUF, 2011.
- Klopfert D., *Inceste maternel, incestuel meurtrier, À corps et sans cris*, Paris, L'Harmattan, 2010.
- Lauru D., Lemaire J.-J., « Les marques du corps », *Enfances & Psy*, n° 32, Érès, 2006.
- Laplanche, J. *Sexual, la sexualité élargie au sens freudien*, Paris, PUF, 2007.
- *Le Psychodrame, une thérapie par le jeu* (téléchargeable sur psychodrame.be).
- *L'Incestuel*, collectif, Paris, Éditions du Collège de Psychanalyse groupale et familiale, n° 3, 1977.
- Mc Dougall J., *Théâtres du Je*, Mesnil-sur-l'Estrée, Folio essais,

Paris, Gallimard, 1982.

- Racamier P.-Cl., *L'inceste et l'incestuel*, Paris, Les éditions du Collège, 1995.
- Winnicott D. W., *Jeu et réalité, l'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 1975.
- Winnicott D. W., *La capacité d'être seul*, Petite bibliothèque Payot, Paris, Payot & Rivages, 2012.

Pour approfondir le sujet



- L'intimité : une modalité qui se construit dès les premières semaines, avec Régine Prat
- Comment se construisent la pudeur et l'intimité chez l'enfant ?, avec Jean-Paul Matot
- Quel est l'impact de la société hypersexualisée sur la sexualité des adolescents ?, avec Alain Braconnier
- Hypersexualisation des enfants et affaiblissement de la différence générationnelle, Dany-Robert Dufour
- Quand une attirance particulière pour un enfant freine ma capacité habituelle à contenir l'enfant, avec Pierre Delion
- En tant que professionnel, peut-on encore toucher les enfants et les adolescents aujourd'hui ? Et dans le sport ? , avec Fabien Joly
- Regarder un film porno avec « ses » ados, mauvaise idée ?, avec Dany-Robert Dufour
- Comment distinguer l'incestuel de l'inceste ?, avec Virginie Plennevaux
- Quand le professionnel est embarrassé et s'interroge sur le climat incestuel et de confusion dans une famille, avec Virginie Plennevaux
- ...



- Peut-on encore toucher les enfants aujourd'hui, Pierre Delion
- Points de repères pour prévenir la maltraitance, collectif
- Prévenir la maltraitance, Vincent Magos
- Hypersexualisation des enfants, collectif
- Avatars et désarrois de l'enfant-roi, Laurence Gavarini, Jean-Pierre Lebrun, Françoise Petitot
- Les risques d'une éducation sans peine, Jean-Pierre Lebrun
- Comme une tombe. Le silence de l'inceste, Anne-Françoise Dahin
- ...



- Qu'est-ce qui nous différencie du parent incestueux, du pédophile ?
- Les concours de mini-miss, des prisons pour enfants
- Comment accompagner l'éducation à la sexualité et à l'intime ?
- ...

sur yapaka.be

Temps d'Arrêt / Lectures

Dernier parus

- 103. L'attention à l'autre.**
Denis Mellier*
- 104. Jeunes et radicalisations.**
David Le Breton
- 105. Le harcèlement virtuel.**
Angélique Gozlan
- 106. Le deuil prénatal.** Marie-José Soubieux, Jessica Shulz
- 107. Prévenir la négligence.**
Claire Meersseman
- 108. A l'adolescence, s'engager pour exister.** Marie Rose Moro
- 109. Le secret professionnel, fondement de la relation d'aide et d'écoute.** Claire Meersseman, André Donnet, Françoise Dubois, Cécile Guilbau
- 110. La portée du langage.**
Véronique Rey, Christina Romain, Sonia DeMartino, Jean-Louis Deveze
- 111. Être porté pour grandir.**
Pierre Delion
- 112. Le travail social animé par la « volonté artistique ».** David Puaud
- 113. Quand la violence se joue au féminin.** Véronique Le Goaziou
- 114. Résister à l'algocratie - Rester humain dans nos métiers et dans nos vies.** Vincent Magos
- 115. Mères et bébés en errance migratoire.** Christine Davoudian
- 116. Faire famille au temps du confinement et en sortir...**
Daniel Coum
- 117. Challenges numériques sur les réseaux sociaux.** Marion Haza, Thomas Rohmer
- 118. La découverte sensorielle et émotionnelle du bébé.**
Ayala Borghini
- 119. Rire... et grandir.**
David Le Breton
- 120. Adolescence en temps de Covid-19 entre crise-passions et crispations.** Aurore Mairy
- 121. Ensauvagement du monde, violence des jeunes.**
Danièle Epstein
- 122. Accueillir la vie en temps de pandémie.** Pascale Gustin
- 123. L'entrée dans le langage.**
Jean-Claude Quentel
- 124. Naître et grandir.**
acques Gélis
- 125. La parentalité désorientée Mal du XXI^e siècle ?**
Ludovic Gadeau
- 126. Puissance de l'imaginaire à l'adolescence.** Ivan Darrault-Harris
- 127. Quand la parole déconfiné,**
Pascal Kayaert
- 128. Covid-19 : l'impact sur la santé mentale des jeunes.**
Sophie Maes
- 129. Le monde de l'enfance après un an de crise sanitaire.**
Pierre Delion
- 130. Comme une tombe. Le silence de l'inceste.**
Anne-Françoise Dahin
- 131. Maltraitance institutionnelle en temps de crise.**
Emmanuel de Becker
- 132. L'adolescence à l'ère du virtuel.** Xanthie Vlachopoulou
- 133. Accompagner le parent porteur de handicap.** Drina Candilis-Huisman

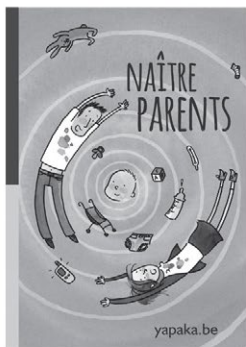
* Ouvrage épuisé.

Découvrez toute la collection Temps d'Arrêt et retrouvez nos auteurs sur yapaka.be pour des entretiens vidéo, conférences en ligne...

Les livres de yapaka

En Belgique uniquement

disponibles gratuitement au 0800/20 000 ou infos@cfwb.be



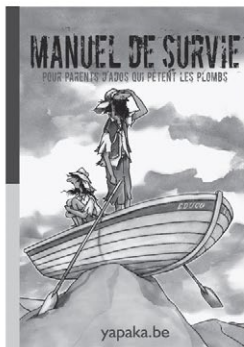
POUR LES PARENTS D'ENFANTS DE 0 À 2 ANS



POUR LES PARENTS D'ENFANTS



POUR LES PARENTS D'ENFANTS



POUR LES PARENTS D'ADOS



POUR LES ENFANTS



POUR LES ADOS DE 12 À 15 ANS